

FUNAMBULE

© cycle été 2024 de Tiers Livre
tous les textes restent propriété de leurs
auteurs

Virginie Hanet

Funambule

Chien d'aveugle

TABLE DES CHAPITRES

	<i>Avant d'écrire</i>	5
	<i>Le taille-crayon</i>	6
	<i>Par le cordon</i>	9
<i>Le terrain vague de Ménilmontant</i>		13
	<i>A la recherche du regard perdu</i>	16
	<i>Dans la chambre un soir</i>	19
	<i>Odeurs ineffables</i>	26
	<i>Habitudes contingentes</i>	28
	<i>Echos d'images</i>	31
	<i>Bords de mer</i>	35
	<i>Trois notes de voyage</i>	39
	<i>Un amour peut-être ?</i>	45
	<i>La chambre de l'amant</i>	47
	<i>La famille. Le grand-père</i>	50
	<i>La famille. La mère rêve</i>	52
	<i>La famille. Le père sur l'autoroute</i>	56
<i>La famille. Le père, trois instants de lui</i>		62
	<i>Alors...</i>	66
	<i>Aujourd'hui, automate</i>	68
	<i>Secteurs thérapeutiques</i>	71
	<i>Rêve, Suzanne part</i>	77
	<i>Aujourd'hui, le quartier</i>	83
	<i>Le dessert</i>	89
<i>Aujourd'hui, je ne suis pas éditrice mais...</i>		92
	<i>Tout à fait</i>	100
	<i>Eventail d'hypothèses</i>	102

Une inquiétude diffuse me fait plisser les yeux rendant la pièce plus sombre. Assise à mon bureau, je regarde l'immeuble d'en face avec ses quelques pièces allumées, lueurs de jaunes différents, de blanchâtre à orangé, légère projection sur les deux arbres qui nous séparent. J'habite trop bas pour voir la couleur du ciel, il me faudrait sortir la tête par la fenêtre, la tordre vers le haut. J'apprends par d'autres que la lune était pleine la nuit dernière. J'allume une petite lumière sur le guéridon marqueté qui projette des ombres dorées et bleues sur le mur blanc. Elle est discrète et nuance les contours. Sur l'écran noir j'apparais vaguement en miroir. D'un côté des carnets se chevauchent, de l'autre une mini-chaîne muette. Je regarde le chaton jouer et chasser les petits insectes qui tournent autour de la lampe. J'ai l'impression que sa lueur est le foyer vivant de la pièce à partir de laquelle tout se définit. Je cherche la place correcte de mes avant-bras sur le sous-main en cuir noir dont je devine des reflets ténus. Je tends le bras et allume l'ordinateur.

Le taille-crayon

Le taille-crayon à réservoir m'attend dans le tiroir. Le taille-crayon Parisax Professional. J'ai vu ce taille-crayon, je l'ai saisi dans ma main moite. J'attends beaucoup de lui sans savoir vraiment quoi. Je l'entoure de toute ma main ce taille-crayon, et puis j'ouvre ma main et je le regarde. Un taille-crayon avec deux tailles de crayon, des crayons pour femme, je veux dire des crayons pour maquiller les yeux, de deux tailles, une grosse et une moyenne. Je le regarde attentivement, j'imagine la ligne parfaite du crayon de couleur au-dessus de mes paupières, taillé à la Parisax Professional. Mais je n'ose pas. Je n'ose pas introduire un quelconque crayon. Peut-être ai-je peur de remplir son petit réservoir de copeaux et de devoir un jour aller jusqu'à la poubelle jeter son contenu. Je pourrais faire entrer autre chose dedans. Autre chose comme du fil à retordre, comme un ruban, comme un fil électrique et m'amuser à le tailler. Il me tient chaud dans le creux de la main le taille-crayon à réservoir.

Je m'imagine très bien me promener avec, sans que personne ne le sache, dans la rue, avec sur moi le pouvoir de tailler toutes sortes de choses. Je le montrerais à certaines personnes très intimes, et je leur expliquerais que je peux tailler tout et n'importe quoi, même les idées pourrais-je leur dire, même les idées les plus inavouables, je taillerais en pointe, en pointe saillante et rétrécie.

Je ne sais plus pourquoi j'ai pris le taille-crayon à réservoir dans ma main. Parfois, je le change de main pour voir si je sens une différence. A peine, par moment, ma main gauche ne le définit pas exactement comme ma main droite, ce n'est pas le même poids, la même sensation.

Alors j'imagine que je le dépose dans mon micro-ondes et que je mets le micro-ondes en marche. Je sais qu'il y a un risque avec le fer à l'intérieur, mais j'ai le désir de le voir fondre le taille-crayon à réservoir, fondre jusqu'à obtenir une flaque de plastique noire mêlée de copeaux de bois de laquelle jailliront quatre petites lames de fer. Je sais que je ne le ferai pas mais j'aime imaginer les lames métalliques saillantes dans la mare noirâtre et l'explosion du micro-ondes qui pourrait peut-être mettre le feu à

l'appartement. J'ouvre ma main gauche, je dis tout haut Parisax Professional et je remets le taille-crayon dans le tiroir.

Par le cordon

J'ai reçu de l'oxygène attachée au cordon de ma mère. J'ai reçu les nutriments avalés par ma mère. J'ai pris forme entourée par son ventre. Je me suis étouffée en même temps qu'elle. Fausse route en avalant du couscous. Je me suis enroulée autour du cordon quand elle cherchait de l'air en suffoquant par terre. J'ai été bleue à la naissance, pendue par le cordon. Je ne me suis pas présentée dans le bon sens. J'ai été retournée pour que ma tête arrive la première. J'ai été libérée du cordon qui m'étouffait. J'ai pas dit merci en arrivant. J'ai crié, j'ai suffoqué, j'ai pesté, j'ai pleuré, j'ai hurlé. J'ai pas reconnu ma mère. J'ai pas aimé son odeur. J'ai pas aimé ses biberons. J'ai pas aimé ses caresses.

J'ai gazouillé longtemps, ma musique. J'ai gazouillé longtemps. J'ai entendu des sons, des voix. J'ai rajouté d'autres notes à mon répertoire. J'ai gazouillé longtemps et j'ai regardé lentement autour, tout autour de mon tout petit monde. J'ai appelé, j'ai crié, j'ai pleuré, j'ai gémi, j'ai dormi, j'ai souri, j'ai digéré. J'ai aimé les yeux

bleus du père, j'ai pas aimé les yeux verts de la mère. J'ai souri au bleu, j'ai pleuré au vert. Et puis j'ai touché des joues, des lèvres souriantes. J'ai touché mes petits pieds potelés. J'ai touché la girafe à points marron en plastique. J'ai sucé ma couverture, j'ai sucé mes doigts, mon pouce, les barres de mon lit.

Je me suis mise debout. Je me suis mise à marcher, à tomber, à me relever. J'ai gazouillé, j'ai fredonné et puis j'ai commencé à parler. J'ai joué à faire des phrases. J'ai exprimé des émotions, des besoins, et puis des désirs. J'ai dit Je, j'ai dit Moi. Je savais mon prénom.

J'ai été libre. Je l'ai eue la liberté d'aller, de venir, de me perdre. J'ai appris le vide, l'aventure, le danger, la vitesse, les rires, l'insolence, les coups de martinet, les leçons, les « baisse les yeux », les punitions, les « chammelle » ! J'ai avalé des vers de terre, j'ai avalé des chewing-gums durcis écrasés sur le bitume, J'ai avalé les couleuvres de tout le monde. J'ai appris à dire oui. J'ai appris à haïr, j'ai appris à mentir, j'ai appris des chansons, j'ai appris des itinéraires, j'ai appris à demander mon chemin, j'ai appris mes amis, j'ai appris mon grand frère, j'ai appris à me cacher, j'ai appris à traverser la rue, j'ai appris à faire du vélo, j'ai appris à courir. J'ai

pas appris tout de suite à mettre ma langue dans ma poche, j'ai pas appris à respecter l'autorité, j'ai pas appris à rentrer à l'heure, j'ai pas appris à être polie. J'ai pas appris à remonter la pendule, j'ai pas appris le bricolage, j'ai pas appris les circuits électriques, j'ai pas appris à faire des maquettes, j'ai pas appris à jouer aux échecs, j'ai pas appris à nourrir les tortues.

Et puis j'ai été obligée, j'ai été obligée d'obéir, de porter un uniforme, de me contraindre, de ne pas dire tout ce que je pensais. J'ai été obligée d'admettre l'autorité, les rites sociaux, les soumissions, les interdictions. Je suis descendue des arbres escaladés, des joies enfantines. Je me suis tenue à mon pupitre, j'ai écrit sur des petits cahiers. J'ai beaucoup gribouillé là où il ne fallait pas. J'ai pas été montrée en exemple. Je n'ai pas été exemplaire. Faire tourner des seaux d'eau sans que ça tombe, attendre les amis au fond des caves, oublier l'heure du dîner, rester dehors, faire du patin à roulettes, espionner mon voisin à la longue-vue, inventer des codes secrets, créer un clan, écrire une histoire, jouer des rôles comme dans un film, enterrer des oiseaux et des insectes trouvés morts, avoir des fous-rire à la messe, sortir en courant, faire des blagues téléphoniques, demander du camem-

bert dans une boulangerie, acheter des bonbons avec les pièces de mon frère...

J'ai contemplé les autres, je suis allée les voir. Je n'ai pas détourné mon regard, je n'ai pas rebroussé chemin, mes yeux ? un appareil photo. Je me suis démasquée, j'ai voulu tout essayer, tout connaître, tout savoir, tout comprendre.

Et puis j'ai appris à mettre du mercurochrome sur mes genoux éraflés, j'ai appris sous la contrainte le mot limite, le mot moins, le mot juste-milieu, le mot attendre, le mot patience, le mot raison, le mot torts.

J'ai défait le cordon. J'ai eu de l'air.

Je n'ai pas seulement regardé passer les péniches.

Le terrain vague de Ménilmontant

30 septembre 1988. J'habite alors boulevard de Belleville, je suis étudiante et je loue à un ami une chambre dans son appartement. Appareil photo autour du cou, je découvre jour après jour le quartier. Jusqu'à ce jour de septembre où je remonte la longue rue de Ménilmontant et sur le trottoir de droite, derrière des palissades où une brèche me permet de jeter un œil, je découvre un vaste terrain vague où jouent trois jeunes enfants, deux petites filles et un garçon d'environ dix ans. Je parviens à me glisser par une ouverture à travers une des barrières et me retrouve dans ce terrain vague. Je partage un instant les jeux de ces frères et sœurs, je prends des photos des murs d'immeubles détruits et dénudés où des pans de tapisserie demeurent, des objets variés et insolites ; et sans que cela ne les perturbe, car nous jouons ensemble, je les prends en photo au gré de leurs mouvements et de leurs sourires qui se dévoilent. C'est ma première pellicule et peut-être mes plus beaux portraits. Je la développerai moi-même.

17 avril 2016. Je remonte la rue de Ménilmontant, mon objectif est d'aller chercher des livres des éditions 13^{ème} Note qui ont malheureusement fait faillite en 2014. Le créateur de cette maison d'édition spécialisée dans le roman noir, Eric Vieljeux, reprenait cette expression de Keith Richard, dans une interview où il expliquait pourquoi 13e Note Editions était en berne : *the rock is easy but the roll is something else*. La librairie le Monte en l'air, rue de la Mare, l'a toujours soutenu et a récupéré beaucoup de son stock. C'est grâce à 13e Note que j'ai découvert Dan Fante, de Régime cec à Dommages collatéraux, où il est question de l'héritage de son père, le grand John Fante, puis Mark SaFranco et sa Putain d'Olivia, Tony O'Neill avec sa triste Sick City, William Burroughs Junior, paix à son âme dans La dernière balade de Billy, l'inoubliable American Desperado de Jon Roberts, tant d'autres encore. Il est question chez chacun des auteurs de 13^{ème} Note de la quête de sens, et la plupart du temps dans l'ivresse ou la drogue. L'écriture est pour tous La voix de rédemption. Son catalogue s'arrête en 2014. Quelle tristesse pour la littérature underground américaine ! C'est en lisant ces écrivains, que la littérature a

sauvés, ou pas d'ailleurs, que j'ai eu l'envie de découvrir pour la première fois les Etats-Unis.

Je grimpe la rue sur le trottoir de droite et j'essaie de me rappeler vers quelle hauteur était ce terrain vague. C'était dans le premier tiers de la rue il me semble. Ça y est, je crois avoir trouvé l'emplacement, du moins je vois un grand supermarché. Un Casino. Je pense à ces trois enfants qui doivent avoir aujourd'hui environ 40 ans. Ils ont peut-être eux-mêmes des enfants, ils ont dû fait leur vie. Leurs visages en noir et blanc sur mes photos me poursuivent. J'arrive à la librairie, je rafle tout ce que je trouve des éditions 13 Note, le cœur battant. Je redescends la rue de Ménilmontant, chargée mais légère, un sourire au coin des lèvres, un soleil rougeoyant descend sur Paris, autour de l'astre le ciel est violacé.

A la recherche du regard perdu

Comblent le vide – J’observe les gens qui mitraillent le réel avec leur téléphone ou leur appareil photo dernier cri, qui accumulent, leur regard est filtré, la présence est absence, l’écran fait office de spectateur. Le monde devient spectacle et chacun veut en garder un témoignage subjectif. Comblent le vide de son incapacité à être présent au monde, de sa pauvreté intérieure en le remplissant d’images qui ne seront d’ailleurs jamais regardées.

Ecran au réel – Se protéger. Plus jeune j’avais vraiment besoin de l’intermédiaire de l’appareil photo entre le monde et moi. Ma position d’observatrice me protégeait, me donnait un statut mais m’entravait en même temps. Depuis j’ai reposé l’appareil et j’écris avec de l’encre. Quel est ce nouveau besoin dont s’emparent les masses de passer par un objet pour regarder le monde ?

Invention du cadre – Liberté ultime, la composition de l’image que ceux qui n’ont pas connu l’argentique ne connaissent pas. Cadrer, déterminer le champ visuel, le composer, délimiter

son regard et donner à voir aux autres sa propre subjectivité. Là réside l'acte artistique, voire le talent, quelles que soient les techniques utilisées pour y parvenir et quel que soit le sujet.

Révéléateur- Donner de l'importance, révéler le détail, témoigner, mettre en évidence, chemin de vérité ou de mensonge. La magie du labo, l'image apparaît dans le bac du révélateur ...Combien de nuits ai-je passées dans mon labo à faire des tirages ?

Eloigner la mort - Boulimie de garder des instants partagés, des événements, des rencontres, le soi à bout de bras, se regarder vivre avec des selfies, correspondre à un modèle, oubli et négation de la mort à l'aide du présent de l'image, de la finitude, du vieillissement, arrêter le temps pour calmer l'angoisse de la mort.

S'entourer de fantômes - Dans une pièce, entourée de souvenirs, de ses chers disparus, d'un homme qu'on a aimé. Rendre présents les absents, croire à un au-delà. Vieille photo de famille. Oubli des ancêtres, qui se souvient de cette petite fille en 1902, comment s'appelait-elle déjà ? Dans deux générations plus personne ne pourra la nommer.

Mémoire instable - Nourrir la mémoire ou la perdre, ou nourrir, gaver la mémoire pour la

perdre ? Accumuler pour oublier, trop d'informations tue l'information, trop de photos stockées, jamais regardées, tue la mémoire. Inutilité de la quantité, éloignement du qualitatif, nos mémoires photographiques se meurent. Les outils n'ont qu'une vie réduite et bientôt ces médiums ne seront plus utilisables, les supports ne durent pas, les fichiers perdent en qualité, les couleurs sur le papier s'effacent.

Expression standardisée – La démocratisation de la photographie a induit une standardisation des sujets, des cadrages, pourtant chacun se croit le maître de son monde alors que tout à été fait en photo. Retrouver la notion du temps long pour capter une image, s'y préparer mentalement, en être réveillée la nuit, chasser l'instantané, fuir les stéréotypes, ressentir l'image avant de la prendre.

Dans la chambre un soir

Je m'allonge quelques instants dans ma chambre sur mon lit. Je retrouve un rythme cardiaque stable, je détends tout mon corps, mon esprit va et vient, je tire le rideau sur ma journée, mes yeux sont mi-clos. Je finis par m'endormir et je vais faire deux rêves dont la mémoire me revient.

Je me rends compte de la présence d'une porte juste à côté de la cheminée que je n'avais pas remarquée jusqu'à présent. Une porte pas facile à voir, se confondant avec le blanc du mur, mais ce soir, j'en vois les contours ainsi qu'une poignée discrète. Mon cœur fait un bond, ça m'étonne quand même, dire que je vis ici depuis 6 ans et que je n'ai jamais remarqué cette porte !

Je respire, je retrouve mon calme. Je me dis que grâce à cette porte je pourrais maintenant rejoindre la cuisine directement sans passer par le couloir. Et voilà que la porte s'ouvre, d'un coup, violemment, si brusquement que la fenêtre tressaille et claque. Un homme équipé d'un

parachute qu'il tient devant lui, casqué, masqué, avec des chaussures montantes à lacets, en treillis militaire kaki et veste tendance noire me demande sans surprise et d'une voix autoritaire si c'est ici la mission. Vous voulez que je vous réponde quoi ? On dirait une apparition, je ne travaille pas à la DGSi moi ! Le matin je me lève et je pars au travail c'est pas comme si j'intéressais les Grands de ce monde, c'est l'hôpital qui se fout de la charité, pourquoi charité ? Moi aussi je me lève le matin et je pars au travail, c'est pas comme mon voisin Robert au chômage qui allume sa télé à 7h du matin et on en a pour toute la journée, lui il reste sur son fauteuil, y'a même un service à domicile qui lui apporte ses repas comme ça il est sûr de ne pas sortir de chez lui. Je me demande à quoi ça correspond tout ça si c'est mon cerveau, si c'est vrai, si c'est les circonstances et si...Coupez !

et avec cette chaleur ça doit être insupportable votre accoutrement, vous venez aussi d'une autre saison peut-être c'est pas l'été qu'on met des bottes à lacets, un casque, un masque, une grosse veste...enfin vous savez ce que c'est, attendez non rentrez, mais dites-moi avec les impôts qu'on paie, on entretient votre Robert, on ravale les immeubles, on construit des portes

invisibles, ah oui c'est pas votre problème si c'est comme ça que vous voyez les choses et vous allez me faire croire que vous avez sauté de l'avion, actionné votre parachute au-dessus de l'immeuble, descendu l'escalier par une autre porte secrète, voyez-vous ça, en même temps il est bel homme peut-être un peu trop militaire, coupe de cheveux expression dentition carrure autorité. Coupez !

Je leur en donnerais moi du fil à retordre aux professionnels du pliage de parachute ! C'est comme la blanchisserie de la rue plus loin, on dit que le patron il blanchissait pas que du linge, oui exactement, vous voyez ce que je veux dire et comment vous allez le plier, ah vous avez la méthode alors vous gênez pas, j'ai toujours pas compris la mission et pourquoi cette porte et pourquoi moi ou alors c'est pour vérifier que je peux tout entendre, tout supporter, oui c'est un test c'est ça, un test, ou une caméra invisible, c'est bien, je suis présentable ma coiffure vous plaît ? Par chance je n'avais pas retiré mes bijoux, ceux que les cambrioleurs de l'autre jour n'ont pas trouvés à leur goût, exactement, un cambriolage et en plus c'est pas un immeuble qu'ils ont visité, c'est deux. Coupez !

Un verre d'eau avec des glaçons et une rondelle de citron, du Perrier citron tant que vous y êtes c'est que vous avez trop bu hier soir, surtout faut pas vous gêner, oui le canapé là, je fais comme chez moi d'accord puisque vous le dites, faut surtout rien m'expliquer prenez pas cette peine. Et pour être tranquille dans son appartement avec un agent secret de je ne sais quel service qui prend des libertés et qui se croit intelligent avec ses mètres de tissu, remarque ce serait pas mal le salon tout recouvert de blanc ça changerait l'ambiance on verrait plus tous ces tableaux aux murs, ces coussins de toutes les couleurs, oui ce serait reposant j'aurais l'impression d'avoir déménagé. Coupez !

Ah oui vous partez là maintenant tout d'un coup c'est fini ? Quoi la mission c'était ça finalement ? Et là vous êtes muet vous avez perdu votre langue remarque dans ce rêve ou ce cauchemar comme je disais c'est moi qui vous fais parler ou pas alors entendu on arrête je vous laisse partir par la porte invisible avec votre chargement, vos grosses chaussures qui ont laissé des traces sur mon parquet votre air de tout comprendre et de faire les choses parce que ça vient de là haut. Une chance y'en a qui ont de la chance. Coupez !

Je me réveille péniblement, je regarde la chambre, il n'y a pas de porte dans le mur. Rassurée, je me rendors.

« *Sortez de mon cabinet !* » ai-je lancé au dernier patient mécontent de ne rien voir sur mon visage en déversant sur moi ses chimères. Paroxysme de ma condition d'aider autrui, aidez-moi maintenant bon dieu ! Non aidez-moi pas ! Personne ne me touche plus. Ne me touche ni le visage ni la main. C'est hors de propos. Aucun malade qui me touche l'âme. Venez à moi celles et ceux capables d'outrage ou de poésie, que quelqu'un me fasse pleurer, m'émeuve ! Ressentir, sentir à nouveau même si je connais tout des odeurs. Que mon nez tressaille, recevoir moi aussi un électrochoc !

Mon corps replié sur un fauteuil, toujours assis, jamais debout devant les autres. Mes oreilles, oui seule présence à l'autre mes oreilles et encore, faudrait les relier à ma tête ! Mon cerveau de lémurien, de médecin psychiatre en fin de carrière, moi Docteur Duchemin, j'entends maintenant toutes les paroles des patients s'entrechoquer, Mes hémisphères recouvrent plus de la moitié de la face supérieure de mon

cervelet, j'essaie de le tordre comme une serpillère, mais il reste dans mes mains, il en devient le prolongement. Une symphonie, un orchestre de casseroles. Chimie cérébrale qui m'échappe, et pourtant.

J'aurais pu la sauver la gentille demoiselle, mais c'est son impasse, moi je m'appelle Docteur Duchemin. Je prierai devant les tombes désertes et les fleurs qui poussent pour que tous m'oublient, qu'ils oublient que je ne répondais pas à leurs chagrins, oui laisser venir, laisser couler les rivières, pleurer ça fait du bien, ça peut déborder par la fenêtre. Je m'étonnerais toujours d'exercer encore. Quelle gymnastique ! Mais quel entrain ! Je ressasse, je rêve, je traînasse, mes pieds endoloris dans du cuir trop neuf. Ou alors se mettre en chaussettes, recevoir debout, prendre une douche à deux et puis faire valser les arrêts maladie, les mettre au feu, jeu de petits soldats à l'autre bout du bureau, au bout du rouleau, jeux d'enfants, je moi le bourreau, les faire rire les faux-fous, les porter, les ramener à la porte dans un traîneau avec des guirlandes, et moi laissez-moi sortir, loin de vous, hors de moi, déréglez l'horloge, ne facturez plus !

Frictions, frisson de honte, jouissance, interdit qui dit oui, j'ai perdu tous mes patients, mais j'en finirai jamais. De vous à moi, je vous le dis, je souffrirai jamais comme eux, faut pas croire aux faux pas. Cerveille d'agneau mes petits, rajoutez du citron, une noix de beurre et tous à table !

Odeurs ineffables

Parfum de l'avenir, l'avenir a-t-il une odeur ou ne pourra-t-il jamais en avoir ? L'avenir est constitué des odeurs qu'on porte déjà avec soi maintenant, qui se mêleront à d'autres, encore inconnues.

Le mystère pourrait-il avoir une odeur ? Une odeur difficile à saisir, qui se laisserait deviner, qu'on découvrirait à tâtons à l'aide de quelques indices hasardeux.

Et l'ineffable alors, ce qu'on ne peut dire est-il doué d'un parfum ? Serait-ce le même que celui du silence ? Le parfum de ce qu'on ne peut dire à autrui, de ce qu'on lui tait, c'est à l'autre de le sentir.

Les voix chères, que l'on reconnaît bien au téléphone, ont-elles une odeur ? En reconstituant par l'imaginaire la personne dont on entend la voix, retrouve-t-on aussi son parfum ? La voix porteuse de corps, d'esprit et d'odeur. Ne sentir que par la voix, ce serait comme devenir aveugle, mais comment sentent les aveugles ?

Parfum du danger, mélanges d'hormones, d'acide, d'haleine qui se transforme, odeur âcre

et pointue de l'humidité des paumes de main, de la température interne qui augmente. Un parfum de pulsations.

Odeur du temps, inaccessible passé, présent en fuite, futur inconnu, odeur du temps qui passe, du temps perdu, du temps gagné, gagné à quoi ? Odeur de l'échec, étain, fer, sel. Odeur de victoire, rose bonbon, guimauve, bouquet final.

Odeur de l'incertitude et du doute, un parfum teinté de blanc, de gris, de nuages qui passent, effluves changeantes qu'on ne parvient pas à déterminer. Odeur trouble qui mélange les repères, qui ne dit pas son nom mais qui parfume chacun des gestes, chacune des décisions si durement prises par l'hésitant et par celui qui doute.

Habitudes contingentes

De l'abri aléatoire, faire du commun une habitude, une normalité, un déjà-vu, un chez soi.

Habiter les cartons qu'on remplit, qu'on va rouvrir ailleurs, qu'on va rouvrir et disposer autrement ou juste pareil pour trouver des repères en changeant d'espace.

Habiter le voyage, son corps qu'on transporte d'hôtel en hôtel, toujours soi mais jamais tout à fait la même. Apprendre par les journaux dans un boui-boui à Dharamshala en Inde, ce qui se passe en France. En 2005, les émeutes dans les banlieues, suite au décès de deux jeunes à Clichy-sous-Bois électrocutés dans un poste électrique, émeutes qui vont s'étendre et durer trois semaines. Entendre un touriste allemand me dire que les émeutes s'expliquent d'abord par la raréfaction des stocks de drogues à l'automne 2005 dans les banlieues de Paris. Se dire, je ne sais pas, et siroter à nouveau son tchai. Habiter la distance avec soi et son pays.

Habiter des rives incertaines et mouvantes. Nomadisme urbain, étudiante qui déménage

quatre fois la même année, au gré des colocations, des appartements qui vont être vendus, des écoles qui s'achèvent, des invitations et des refus. Habiter résumé dans quelques sacs qui tiennent largement dans une voiture

Détricotier la vie de la mère et du père, choisir la mémoire à venir, délimiter les souvenirs, faire des coupes franches en vidant la maison familiale. Se brouiller pour des assiettes, des horloges, couper les branches familiales qui ne s'accrochaient qu'à l'héritage. Vendre, jeter, ne pas nourrir de regrets, se tenir loin des émotions.

Le domaine du grand Meaulnes, le chercher sur une carte, le chercher dans des musées, interroger des guides. Croire avoir trouvé cette maison, grande bâtisse bourgeoise à la lisière de la forêt, fenêtres condamnées, un peu plus loin les restes d'une chapelle. Chiens méchants des gardes qui grognent en vous apercevant. Vous prenez une photo et vous déguerpissez.

Habiter un tableau, inscription de sa couleur intérieure, sans mots, c'est soi dedans. Chez soi sur la toile. Apparition, mise en lumière, habitation en Figure F.

Habiter une page blanche qu'on noircit, se ressembler ou pas, écrire soi, interpréter le monde, composer, ordonner, faire sa maison de mots.

Par des odeurs qui surgissent au hasard, se tenir devant la bibliothèque du grand-père, s'asseoir sur le petit tabouret comme quand j'étais enfant dans l'atelier de peinture de ma grand-mère, s'y retrouver au présent en allumant un bâton d'encens au jasmin. La revoir avec un foulard sur la tête, revêtue de sa blouse, le pinceau tendu vers la toile, sa grande palette où elle mélangeait les couleurs sur les genoux. Elle allait terminer sa dernière toile, Léda et le Cygne, mais elle voulait être seule dans son atelier, elle me mettait dehors avec un grand rire, je quittais la toile des yeux avec regret et retournais jouer dans le jardin.

Habiter son corps, habiter la mer en nageant, habiter le paysage en marchant ou en le contemplant, faire un, unité dans l'univers, poussière terrestre et mentale dans le grand ensemble.

La boîte à malices métallique verte, avec à l'intérieur des petits objets, des friandises, que ma mère nous ouvrait en nous invitant à y plonger la main en fermant les yeux pour se saisir d'un cadeau quand elle estimait que nous l'avions mérité.

Le sachet de berlingots de lait Nestlé, aux parfums de fraise, banane, abricot, une promesse de bonheur.

Le prunier dont la branche s'étendait par-dessus le chemin piéton près de la banque et nous les enfants, sur la branche, invisibles depuis le chemin, cachés par les feuilles, nous lancions l'été des prunes sur les passants.

La scène dramatique à Paris hier matin, d'un homme jetant ses deux jeunes enfants par la fenêtre de leur appartement du 5^e étage avant de

se défenster lui-même et de mourir sur le coup. Les deux enfants sont vivants.

La main jaune à Paris le dimanche après-midi, c'était La sortie, on dansait sur nos patins à roulettes sur de la musique disco, on se rencontrait entre ados, on flirtait parfois

La sécheresse de 1976. J'avais 8 ans, je revois l'image de la terre craquelée sur laquelle nous marchions en groupe. A un moment, le champ de terre était comme coupé en deux par la sécheresse, et je faisais en sorte de marcher toujours du côté droit de la faille, en direction de Paris et de mes parents...au cas où la terre se serait vraiment ouverte en deux.

A l'arrière d'une voiture dans le nord du Maroc, j'observe dans le rétroviseur le soleil se coucher sur ces terres arides, le ciel se voile de bleu, de rouge, d'or au fur et à mesure que nous roulons. C'est sublime. Je suis à Tanger pour faire les photos officielles du festival de Jazz qui va commencer dans trois jours. Dans l'hôtel qui héberge tous les musiciens et le personnel du festival, je me suis rapidement liée d'amitié avec deux journalistes. Ce matin, nous sommes partis

en taxi pour Asilah, une ville côtière entièrement blanche, ancienne cité portugaise, prisée par les peintres et les artistes.

J'ai pris quelques photos de pêcheurs démantant leurs filets, d'enfants sur les quais, nous avons déambulé dans les rues de la ville, admirant les peintures murales, la beauté de l'architecture, les couleurs des bougainvilliers. A midi, nous avons dégusté des plats de poissons délicieux tout en écoutant ce jeune journaliste de RFI basé à Tanger, nous parlant de sa vie quotidienne, de l'aménagement chaotique des faubourgs de la ville. Repus, nous nous sommes reposés au bord du rivage sous un coin d'ombre. Notre taxi au retour n'écoute pas la radio mais de la musique traditionnelle, nous discutons tous les trois à bâtons rompus.

En arrivant à Tanger, nous entendons exploser des séries de pétards et dans les rues, il y a des scènes de liesse. Le taxi nous dépose devant l'hôtel, à la réception une foule se presse autour du grand écran télé. Les mêmes images repassent, des avions qui percutent les deux tours jumelles du World Trade Center. Le journaliste de RFI nous quitte aussitôt et nous restons là, ébahis comme les autres musiciens, sidérés,

alors que certains marocains qui séjournent aussi à l'hôtel sont pris d'un sursaut d'espoir et de joie face au symbole de l'Amérique à feu et à sang. C'est le 11 septembre 2001. Certains musiciens ne pourront pas venir des Etats-Unis mais le roi du Maroc a décidé de maintenir le festival pour envoyer au monde un message de paix par la culture. La fin d'un monde ce jour là.

Des souvenirs, des flashes, l'enfance qui revient par des odeurs fortuites. Je me rendors.

Le studio que je loue en bord de mer est au premier et dernier étage d'un petit immeuble, en dessous des logements avec jardinets, chaises longues, tuyaux d'arrosage. Comme chaque matin, je descends l'escalier et emprunte le petit chemin sableux qui mène à la plage. Suis-je bien réveillée, je ne vois pas le rivage ! C'est comme si la mer s'était retirée très loin lors d'une grande marée, mais pas de grande marée possible en méditerranée. Alors, moi à qui il en faut beaucoup pour être étonnée ou me découragée, je décide d'avancer tout droit vers elle, dans ce qui me paraît être un désert de sable. J'aperçois des algues racornies et blanchâtres, je passe devant une carcasse de vélo, des tongs qui ressemblent aux miennes. Je marche toujours, le soleil commence à être brûlant. Le sable est ferme sous mes pas mais par moment mes pieds s'enfoncent. En regardant derrière moi, j'observe que je n'ai laissé aucune trace sur le sol, ça me questionne quand même. Mon petit

immeuble semble déjà très loin, on dirait une miniature. Je poursuis ma marche encore longtemps, j'ai perdu mes tongs depuis un moment, le sable devient marécageux et devant moi il y a une petite mare d'eau de mer. J'ai si chaud que je n'hésite pas et je m'y étends sur le dos. Et là, une force magnétique inouïe m'attire vers le sol, le fond de la mare où le sable se mélange à l'eau et je suis entraînée dans un tourbillon, comme aspirée dans un tunnel où pourtant je respire. Tout est noir autour de moi et la descente vertigineuse se poursuit sans que j'aie même le temps d'avoir peur. Arrive un moment où la force de l'aspiration devient plus faible et puis cesse. Je flotte, gravité zéro, je respire tranquillement, sans plus descendre, sans pouvoir remonter non plus. Mes yeux s'habituent à l'obscurité et j'arrive à voir la paroi du tunnel. Une inscription en lettres violettes m'encercle. Je lis : « Le voyage ne fait que commencer. As-tu tout ce dont tu as besoin, de quoi as-tu besoin ? » Pas le temps de m'étonner, l'aspiration reprend de plus belle, ça me rappelle vaguement les sensations que j'avais eues enfant sur les montagnes russes, mais là ce n'est pas un jeu, je ne maîtrise rien, je me laisse emporter par la puissance du courant qui m'absorbe. Second ra-

lentissement de cette force, je reprends mon souffle, je suis en apesanteur et découvre une autre phrase circulaire sur la paroi : « Cette peur de manquer, ce besoin de thésauriser, dans quel but, à quelle fin ? » Je me souviens de ce passage d' « Encore un instant » de Claude Sarraute que je viens de terminer hier soir. Là, j'ai le temps de m'étonner, mais à peine une fraction de seconde car la descente reprend, cette fois plus lentement, presque avec élégance, je peux remuer bras et jambes, comme si je dansais, et scruter la paroi à la recherche d'autres indices. A cet instant, je me rends compte que je suis entourée de bouquins, rangés circulairement et que parfois, entre deux rangées, une phrase est inscrite. Je ne l'avais pas compris tout de suite parce que je ne voyais rien ou mal mais oui depuis le début je suis absorbée dans un tunnel-bibliothèque ou une bibliothèque-tunnel. Mais pourquoi ? Et la chute reprend avec encore plus de douceur et de calme et puis s'interrompt, nouvel arrêt, apesanteur, déchiffrage d'un paragraphe : « Dans la cabane, là-bas, tout en haut, le vieux s'était endormi. Il gisait toujours sur le ventre. Le gamin, assis à côté de lui, le regardait dormir. Le vieux rêvait de lions ». D'accord, Hemingway, la fin

du Vieil homme et la mer...Et moi, ne serais-je pas en train de rêver ? Aussitôt que cette pensée me traverse l'esprit, me voilà remontant le tunnel à la vitesse de la lumière et rejetée par une vague puissante comme un bout de bois sur la grève. Je me redresse sur les coudes, j'ouvre mes paupières, je ne suis pas mouillée, la mer est bien là en face de moi, mes tongs à mes pieds. Et si mes yeux n'avaient pas aperçu l'extrait d'Hemingway ? Et si je ne m'étais pas réveillée ?

Trois notes de voyage

En me réveillant de ce rêve vertigineux, sauvée par Hemingway, je sais que cette année je ne partirai pas à l'étranger, alors me reviennent trois bribes de voyages passés qui me replongent dans ces sensations oubliées de découverte, de nouveautés.

Un voyage long, du temps où les avions étaient encore fumeurs, il y a 30 ans. Ma voisine, une femme voilée d'une quarantaine d'années, visage marqué, fume sans cesse, mais elle ne me gêne pas, je fume aussi. Nous échangeons quelques mots en anglais, elle semble avoir une grande expérience de la vie. Moi je relis fébrilement dans mon dictionnaire français-anglais quelques mots et expressions, je revois les chiffres, je confonds toujours fifty avec fifteen...Avant d'atterrir à Abu Dhabi, l'avion survole des déserts ponctués de puits de pétrole, du ciel on dirait des cratères, cercles parfaits, sombres sur une terre déserte ocre grise, parsemée de roches, presque des chaînes

montagneuses. Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau. C'est mon premier grand voyage, seule, Abu Dhabi n'est qu'une escale et déjà je me dis que le voyage pourrait s'arrêter là, tout en haut dans l'avion, il serait inoubliable. Mais l'avion entame sa descente et le voyage continue. Nous nous approchons de la capitale des Emirats Arabes qui ne me paraît pas immense, des buildings sortant du désert, j'aperçois le rivage, le golfe persique. Atterrissage, traversée de la 1^{re} classe pour sortir où des familles et hommes d'affaires ont laissé par terre tous leurs déchets, ça me frappe. Arrivée à l'aéroport et sa zone commerciale circulaire tout en marbre au centre de laquelle se dresse en forme de fontaine un immense pilier qui s'élargit en dôme, dorures, vitrines de luxe, air conditionné très agréable. Assise pour attendre ma correspondance, j'observe ces gens que je ne reverrai jamais, venus de tous les Emirats et du monde entier pour continuer ou terminer leur itinéraire. Quelque chose de magique dans l'air.

En avion pour San Francisco, ce qui me frappe c'est la traversée du Canada d'Est en Ouest, ces étendues désertes, ces terres glacées, ces forêts de conifères et je suis étonnée par le

peu de villes que nous survolons, sensation que la nature a le dessus sur l'urbanité. Je supporte mal l'immobilité imposée dans l'avion mais la contemplation de la terre m'enchanté. Temps d'attente très long à l'immigration de l'aéroport et puis je trouve un taxi, petite voiture japonaise à grand coffre et nous partons pour le centre de SF; j'attends de voir la ville mais elle tarde à apparaître, zones périurbaines pendant plus d'une heure et enfin le taxi me dépose près de mon logement réservé. Promenades quotidiennes dans le Golden Gate Park où j'observe ces hommes et ces femmes courir, habillés sport, leurs muscles ciselés, tellement que ça me paraît trop. Un groupe d'asiatiques pratique du Taïchi tous les matins quand la brume envahit encore la côte pacifique, les regarder m'apaise. Un ami d'ami me promène en voiture dans la baie de SF que nous traversons, il me fait découvrir sa vie de banlieue très éloignée, des villes résidentielles, son travail d'informaticien pour lequel il ne prend jamais de vacances au risque d'être remplacé par un plus endurant...Intelligence de la circulation, uniquement ceux qui ne sont pas seuls dans leur véhicule peuvent emprunter la voie de

gauche pour doubler. Ville propre, pas de déchets, poubelles triées, combien d'amendes et quelle présence policière pour en arriver là ? Impression de civisme et de gentillesse des californiens, population riche, impression que ce n'est qu'une façade des Etats-Unis.

C'est un petit avion qu'on prend de Dehli pour se rendre à Katmandou, nous devons être une cinquantaine à l'intérieur, je note que les $\frac{3}{4}$ sont des trekkeurs, déjà chaussés, équipés, motivés. Petit avion et petit aéroport aussi pour la capitale du Népal. Une flopée de taxis nous attend à la sortie et sans mal nous grimpons dans une vieille Suzuki bénie par tous les dieux sur son tableau de bord, qui nous conduit vers la ville. Elle apparaît sous un nuage jaune gris de pollution. Le véhicule slalome entre les bus, les scooters, les vélos, les passants, les rickshaws, et nous dépose au pied de notre hôtel dans le quartier animé de Thamel. Nous rencontrons des commerçants, le but du voyage étant de créer une filière de commerce équitable. Je remarque une affiche collée sur un mur indiquant qu'un orphelinat recherche des volontaires.

Quelques jours plus tard, empruntant un bus et un itinéraire compliqué loin du centre, je me

présente à Happy Home pour faire peindre et dessiner les enfants. Il fait chaud, l'heure du repas est passée, nous nous installons à l'ombre de la tonnelle sur la terrasse qui surplombe la maison. Il y a une dizaine d'enfants, entre 4 et 9 ans, je leur dis de s'asseoir en cercle. Je me demande qui ils sont, comment ils sont arrivés là. Sont-ils heureux ? Certains, m'avait appris le directeur, ont une famille et sont envoyés ici pour recevoir une scolarité, d'autres sont orphelins de père ou de mère ou des deux. Tous sont issus de familles très pauvres, c'est ce qui les rassemblent. Je les regarde un à un, de grands yeux noirs, des sourires qui découvrent des dents très blanches. Ils ont hâte que ça commence. Comment vont-ils grandir, et après, quelle sera leur vie ? S'affranchiront-ils de la misère de leur naissance, le pourront-ils seulement ? Ce moment à peindre ensemble, qu'est ce que ça va leur apporter ? Je m'accorde avec moi-même en me disant que je leur offre une parenthèse, juste une parenthèse colorée. Je tire lentement de mon gros sac des feuilles, des carnets, des stylos feutres, des pinceaux, des petites boîtes de peinture à l'eau. Et des chiffons pour essuyer les pinceaux, et des gobelets et des petites palettes.

A chaque objet que je sors de mon sac, ce sont des exclamations de joie. Apporter devant chaque enfant le matériel en lui demandant son nom. Remplir 10 gobelets d'eau, un à un en suant dès que je fais un pas. Expliquer en petit anglais ce qu'on va faire. La roue des couleurs d'abord. Explorer les mélanges du jaune, du bleu, du rouge...Le temps est suspendu. Je n'ai pas de montre. Dans le ciel des cerfs-volants dansent au milieu des oiseaux. Les enfants peignent, ils font très attention à ne pas salir par terre. Ils sont concentrés, ils ne parlent pas, ils s'appliquent. Ils ont bien compris le mélange des couleurs, comment essayer les pinceaux. Ils passent maintenant au coloriage à partir de grandes feuilles prédessinées représentant des dieux et déesses hindouistes. Je les ai achetées dans la plus grande librairie de Kathmandou, où j'ai eu la bonne surprise de trouver un vaste secteur jeunesse. Je passe voir chaque enfant que j'encourage ou que je félicite. L'après-midi avance doucement, la chaleur diminue un peu. On range les couleurs, on nettoie les pinceaux, on les sèche sur les chiffons. On dispose toutes les peintures par terre en cercle. On applaudit.

Je prends quelques photos, mon sourire est permanent. C'est rare.

Un amour peut-être ?

Il et elle ne se connaissent pas. Ils sont présentés ce soir par un ami commun.

Il et elle se serrent la main, s'échangent leur prénom et quelques mots de circonstance.

Il et elle se retrouvent près du buffet, il lui sert une coupe de champagne qu'elle accepte avec un demi sourire. Il et elle se perdent de vue parmi les convives. Elle cherche il des yeux. Elle le voit sur la terrasse et s'installe non loin de lui, elle s'accoude à la balustrade. Il la voit et s'approche d'elle. Il remarque qu'elle a fait un premier pas vers lui, c'est son impression, ça le rend plus fort, plus fort pour l'aborder mais c'est peut être un hasard. Il s'installe près d'elle, s'accoude lui aussi à la balustrade et commence à lui faire le portrait de cet ami d'enfance, aujourd'hui récompensé, il se met en valeur aussi tout en lui apprenant quelques détails croustillants de la vie du vainqueur du jour. Elle le regarde parfois, comme par mégarde, elle lui répond par des petites exclamations, Ah bon ? Je ne savais pas ! mais elle n'en dit jamais plus. Il

commence à être à court d'idées, elle ne profite jamais des perches qu'il lui tend pour lui poser des questions ou pour parler d'elle. Elle semble attirée par la vue sur Paris qu'elle ne cesse d'observer. Il ne se sent plus d'attaque pour continuer cette conversation à une voix. Lui dit qu'il ne veut pas la déranger davantage et rentre se servir un autre verre. Elle ne répond rien mais elle le suit du regard.

La chambre de l'amant

Cet après midi de juin, je venais d'arriver dans l'appartement de l'homme malade. A tel point malade et proche du trépas qu'il ne parlait plus, mais peut-être entendait-il encore. Debout dans le couloir près de la porte de sa chambre, j'entendais ses proches lui murmurer des paroles douces, je ne percevais pas les mots mais le ton des voix qui n'osaient pas parler fort me parvenait. Je n'osais pas entrer, j'attendais qu'il fût seul. Sa femme sortit enfin, suivie par ses deux fils. Je pénétrais dans la chambre et m'approchais de l'homme. Je lui pris la main. J'aurais voulu lui dire tant de choses, mais les mots restaient au fond de ma gorge et je regardais ses paupières fermées. Il avait chaud, il n'aimait pas la chaleur, je le savais. Alors je me saisis du petit vaporisateur d'eau et lui envoyai quelques gouttelettes sur le visage pour le rafraîchir. Mes mots ne faisaient pas de bruit, mes mots étaient silencieux, ils répondaient à son silence et à ses lèvres closes. Et lui de se dire, peut-être, lui muet pour les autres comme pour

moi : si ce foutu cancer ne m'avait pas fait cloche
patte, j'aurais mis au point ma disparition. De
toute façon, je ne voulais plus de cette vie, j'en
avais fait le tour, rendre des comptes, me battre
avec ma femme, perdre la moitié de tout ce que
j'avais si je divorçais, ne pas pouvoir rendre vrai-
ment heureuse ma maîtresse, me faire avoir par
les banques, par la retraite, être considéré comme
un porte monnaie, comme une vache à lait par
mes enfants. Oui j'aurais organisé une dispari-
tion, plus de traces de moi, plus de nouvelles, plus
de mouvements de compte, plus de portable,
changer de pays, brouiller les pistes, m'inventer
un scénario, je sais très bien écrire des scénarios,
une nouvelle vie, un nouveau passé. Ne jamais
regarder en arrière, je suis très bon aussi pour ça,
j'avance toujours tout droit et ne me retourne
jamais, sur rien ni sur personne. Bon ben là dans
un sens mon cancer m'a sauvé, je pars dans la
normalité, un départ accompagné de chagrin
pour mes proches, j'aurais préféré la disparition,
laisser derrière moi des questions plutôt que des
larmes. J'entendais son mal-respire, ses poumons
encombrés, chaque respiration semblait dou-
loureuse et lui demandait de la force, la force
qui le quittait. Dans la chambre les volets
avaient été baissés pour faire taire la chaleur.

Dans la chambre silencieuse, j'entendais le vacarme de la vie qui le quittait et je faisais mienne la paix que je lui souhaitais.

La famille. Le grand-père

Il a 38 ans. Il passe une partie de l'été dans un phare en Bretagne où il a besoin d'être seul. Regarder la mer, faire le point, se nourrir d'un rien. Il a 50 ans, après la Seconde Guerre Mondiale il décide de se lancer dans la choucrouterie et invente les bacs en ciment pour le stockage. Il devient Président des choucroutiers de France. Il a 19 ans et son frère aîné vient de mourir aux premiers jours de la guerre de 14. Il a 25 ans, un regard bleu autoritaire, il sourit rarement, il fait tout du bras gauche. Il a perdu le droit durant la Grande Guerre. Il crée une société d'import export d'huile pour les becs de gaz. 1930, il s'enrichit avec le développement de l'automobile. 1939, il perd tout ne pouvant plus se fournir en Pologne. 1960, il achète un hôtel loin de chez lui, on ne comprend pas pourquoi. 1921, son deuxième fils naît, il lui donne le prénom de son frère mort pour la France. 1975, il prend ses petits enfants sur les genoux dans sa CX automatique et s'amuse à leur faire tenir le volant sur des routes droites et désertes. Il a une poignée sur son volant. 1965, il voyage dans l'Est

de l'Europe à la recherche des meilleurs fruits rouges. Il devient Président des fruits rouges de France. Il invente une variété de Cassis qui porte son nom à l'envers. 1980, il fabrique des confitures et des rillettes inoubliables. Il s'occupe de son jardin. Il coupe des dahlias avec son unique main puis les attrape avec ses dents et les dépose ensuite dans son panier. Il est très investi dans la vie de son village, se mêle de tout, harcèle le maire et cherche à améliorer le quotidien des habitants. 1918, il est fait officier de la Légion d'honneur. L'après-midi passe, j'y vais bientôt. 1932, sur la photo ses employés sont alignés sur trois rangs. Tout le monde porte un chapeau. Il paraît qu'il était un bon patron. 1980, il lit Sciences & Vie et s'intéresse aux progrès de la science. En famille, quand on parle de politique personne ne peut le contredire. Il demande à sa petite fille ce qu'elle veut faire plus tard. Elle n'ose pas le décevoir. 1903, il grandit dans une ferme, il apprend tout de l'agriculture. Ses parents sont très sévères. 1985, sa femme meurt. 1986, il l'a suit.

La famille. La mère rêve

Porte fermée beige au-dessus de laquelle la photo d'une vieille dame qui sourit avec son prénom et son nom est collée. Ouverture de la porte, improbable couloir tellement il est court, le regard est attiré tout de suite sur la droite, vers une porte coulissante en bois marron foncé qui ouvre sur une salle de bain. Vaste douche équipée d'un siège rabattable accroché au mur couleur crème, WC avec lunette, bouton pour tirer la chasse. Juste après un lavabo surmonté d'un miroir, entouré d'une tablette où sont posés un gobelet, deux brosses à dents et un tube dentifrice dedans, trois savons se chevauchant dans une coupelle, une brosse, quelques barrettes, deux boucles d'oreille dépareillées. En continuant sur la gauche, quatre planches d'étagère où pêle-mêle on trouve en bas du coton démaquillant, des protections urinaires, une boîte de gants transparents en latex, plus haut une petite boîte à 3 tiroirs pour ranger des bijoux, peignes, ciseaux, coupe-ongle, limes à ongle usées, élastiques, pinces à cheveux, crèmes pour les mains, le corps, le visage...en hauteur une photo

de deux enfants d'environ 4 et 6 ans, un vase arrondi duquel penchent des fleurs artificielles couleur parme. Par terre, un panier à linge sale en plastique blanc ajouré. En sortant de la salle de bain, les yeux se posent sur une double penderie fermée relativement basse, au-dessus de laquelle trois boîtes de sachets de thé, du ricoré au lait, un bénitier bleu clair en céramique, quelques cylindres en papier de sucre en poudre, une photo d'un homme qui montre un oiseau avec son doigt et une rangée de livres de différentes tailles, albums, livres de poche...

Après la penderie, on remarque l'angle de la chambre et une table de nuit scellée au mur sur laquelle se chevauchent de vieux kleenex en boule, un gobelet sale, un téléphone aux grandes touches, des lunettes de soleil, une boucle d'oreille...La table de nuit appartient à un ensemble, c'est un lit médicalisé. Sur le lit, une femme allongée, habillée, tournée vers le côté gauche, recouverte à moitié par une couverture légère, les yeux ouverts. Ses yeux regardent dehors car à la gauche du lit, en face de la double penderie, on remarque une grande porte vitrée coulissante qui donne sur l'extérieur, un jardin,

avec une pelouse un peu jaunie et derrière la clôture, de grands arbres, des pins qui penchent vers le sol. Une paire de chaussons et de tennis sans lacet au pied du lit. Après la porte vitrée, une table à roulette avec un compartiment en-dessous rempli de magazines, boîte de crayons-feutres, vieux jeu de scrabble, au-dessus, encore des magazines et un grand vase rempli d'eau stagnante recevant de longues pivoinies artificielles blanc crème. A l'angle de la pièce, un fauteuil en velours vieil or au dossier décoré d'écharpes et d'étoles, puis face au lit, un bureau avec un tiroir, jonché de magazines, d'une horloge numérique grand format aux chiffres rouges, d'un tableau blanc effaçable où sont indiqués des horaires, d'une radio-CD sans sa télécommande, des miettes, un verre en plastique, une boîte de kleenex, un reste de rouleau de sopalin, des lunettes loupe. A gauche du bureau une ancienne table de nuit, relativement haute, sur laquelle est déposée une sculpture de bouddha en terre cuite pigmentée cuivre. Au sommet de la sculpture, des chapeaux de paille et une casquette. La femme âgée allongée serait dans une rêverie. Elle attendrait qu'un cheval ou un bateau vienne la chercher. Elle se souviendrait qu'elle n'est plus une enfant mais elle n'en serait pas tout à fait sûre

parce que ce matin il lui semble bien qu'elle est allée à l'école. Elle espérerait des nouvelles de ses parents. Pourquoi ne l'appellent ils pas ? Où habitent ils déjà ? Est-ce qu'ils savent où elle est ? Vont-ils venir la voir dans sa pension ? Elle espérerait être libre, être libre ce serait pareil mais ce serait elle qui déciderait. Libre de dormir, libre d'aller dans le jardin, libre de manger un gâteau, libre de regarder un magazine, libre de faire le tour de sa chambre. Elle bougerait les pieds doucement, elle aurait l'impression de courir sur la plage, la grande plage de sable où elle avait appris à marcher. Et puis elle se serait approchée du rivage, aurait trempé ses jambes, l'eau saline lui aurait semblé délicieuse, elle aurait immergé tout son corps et aurait fait quelques brasses, mais pas la tête sous l'eau à cause de ses cheveux, sa couleur. Elle se serait levée du lit, aurait marché en boitillant sans sa canne jusqu'à la salle de bain, jusqu'au miroir au-dessus du lavabo. Elle se serait regardée, ses cheveux sont blancs.

La famille. Le père sur l'autoroute

Il fallait bien m'y attendre, un jour ou l'autre, ça devait arriver. D'abord maman, celle que les enfants appelaient Bonne maman, celle qui m'accueillait toujours sur sa poitrine, celle pour qui j'étais pour toujours son petit garçon. Et puis mon père, cet homme dur, qui ne savait plus rire depuis la Grande Guerre, devant lequel on rampait par ce qu'il avait toujours raison. Un jour pourtant il m'a dit quelque chose qui me l'a rendu humain et dont j'essaie de me souvenir, je devais avoir 8 ou 9 ans, j'étais exceptionnellement seul avec lui, je ne sais plus pourquoi, nous avons fait halte dans un hôtel dans le centre de la France, et dans cette chambre mon père s'était intéressé à moi, il m'avait parlé, il m'avait questionné, il essayait de faire ma connaissance. Très longtemps après, je devais avoir une quarantaine d'années, il m'avait avoué que c'était pour lui son meilleur souvenir, cette nuit à se parler, dans cet hôtel quelconque. Maintenant que mes parents sont morts, il va falloir vider leur maison, se partager leurs biens, se

méfier des vautours, des jalousies, des rancœurs et des souvenirs qui vous sautent au visage.

C'est bien l'autoroute parce que ça permet à mon esprit de voguer de réfléchir à un problème de faire le point sur la suite des événements de me faire des listes mentales de choses à faire en arrivant tout en étant attentif aux autres à ma tenue de route à ceux qui doublent. Je n'aime pas doubler les camions ni les camping-car je sens un appel d'air quand je les dépasse et ça rend ma voiture fragile mais à cette heure-ci la circulation est fluide la plupart des automobilistes se sont arrêtés sur des airs pour manger un morceau ou prendre un café. Quand je pense à mon grand-père amputé à la guerre de son bras droit qui a tout réappris de la main gauche qui a créé des entreprises qui avançait dans l'inconnu sans peur de rien. Je dois bien être capable d'en finir avec cette maison à vider d'ailleurs c'est presque fini il y a encore ce carton dans l'entrée avec son contenu que je ne suis pas arrivé à vendre les portes-bougies en étain ça n'intéresse plus personne dire qu'il y a à peine 30 ans c'était très recherché et ça se revendait bien Idem pour l'argenterie l'antiquaire

m'a seulement proposé de me la racheter au kilo, ce sera fondu de toute façon m'a-t-il dit faut pas vous attacher monsieur à ces souvenirs ça vaut plus rien et c'est plus adapté à la vie actuelle Oui j'aurais besoin de m'alléger de me débarrasser du vieux secrétaire qui trône dans le salon et de la commode qui prend une place folle dans la chambre. Le soleil se couche maintenant, les phares s'allument dans le ciel un beau dégradé du doré au sombre, presque au noir je dois bientôt quitter l'autoroute et mon confort mental après je vais me farcir la nationale et là attention aux yeux, je n'aime pas les phares des autres surtout quand le gars qui vient dans l'autre sens oublie d'éteindre ses pleins phares, c'est comme si je perdais le contrôle de mon véhicule peut-être qu'il sera tellement tard que je ne croiserai personne... mince j'ai vidé ma bouteille d'eau et l'aiguille du réservoir est dans le rouge dire que mon fils a attendu la mariée pendant 3 heures à la mairie et qu'il a bien fallu faire passer les autres couples qui attendaient impatiemment devant la salle des mariages. On est allé au café il pleurait sur mon épaule j'ai essayé avec sa mère de le rassurer comme je pouvais qu'est-ce qu'il va devenir maintenant déjà qu'il levait le coude facilement ça va pas

l'aider un mariage annulé faut dire qu'elle était bizarre sa fiancée je la sentais pas. Dernière station avant la sortie 37 faut pas que je la loupe.

Au début de leur histoire, ils sortaient dès que possible dans des galeries, musées, expos à la recherche d'une œuvre qui les saisisait ensemble. Ils adoraient l'art contemporain et pourtant un matin au musée d'Orsay, ils étaient restés 10 minutes sans voix, à contempler *Le bal du Moulin de la Galette* de Renoir. Peut-être pour cette époque d'insouciance perdue, peut-être pour les touches de lumière, la gaité, l'ambiance, le peuple de Paris pris sur le vif à boire et à danser.

Ça avait commencé depuis quelques jours dans sa tête, dans sa tête ça disait *ce n'est plus possible, je ne peux plus continuer comme ça, continuer à vivre ça, cet enfermement à deux, ce naufrage de l'amour, ces enlacements permanents, étouffants, ce déluge de moments heureux, je voyais bien comment ça allait finir, mon téléphone qui vibrait sans arrêt je l'avais éteint, et quand le jour s'est levé je me suis quand même préparée, habillée, maquillée, coiffée, même*

si ça beuglait toujours dans ma tête de ne pas y aller, de dire que je renonçais, que je n'y croyais plus, que je ne voulais plus de ce mariage mais il aurait fallu que je trouve les mots, que je ne sois pas lâche, que je parvienne à lui dire non en face, et ça, ce n'était pas possible, alors je me suis quand même mise en chemin vers la mairie, je la voyais à 300 mètres au bout de l'avenue sur la place, et j'ai bifurqué d'un coup,

c'est mon corps qui l'avait décidé, dans ma tête je n'en aurais même pas eu la force, j'ai fait marche arrière ou plutôt au premier croisement j'ai pris la rue à gauche, mon corps me guidait et me faisait partir à l'opposé de la mairie, à l'opposé de ce mariage qui plaisait tant à tout le monde, j'ai marché vite même si dans ma robe serrée je ne pouvais faire que des petits pas, mes petits pas me guidaient et finalement ma tête a suivi, j'étais d'accord avec mon corps d'avoir bifurqué, renoncé, fuit, fuit vers autre chose, sans savoir vers quel autre scénario d'ailleurs sans réfléchir, mon corps ne me donnait pas d'autre choix et mon mental ne pouvait plus se soumettre à d'autres choix que les miens et dans la rue, en marchant vite à petits pas, je respirais à nouveau et j'allais maintenant tout droit, je sortais de la ville, j'avais dénoué mon chignon et

j'étais montée dans le premier un taxi qui passait libre. »

La famille. Le père, trois instants de lui

Je compose le code d'accès de l'immeuble de la rue Saint Charles et me dirige vers l'ascenseur. Je trouve que ça sent bon dans le hall, il y a des plantes vertes, de la lumière, beaucoup de clarté. Dans l'ascenseur, quelque chose qui ressemble à de la peur monte en moi, mais rien ne m'arrêtera, il faut que je rencontre cette femme. J'ai 21 ans. Mon père est mort l'an dernier et j'ai découvert dans ses papiers qu'il avait été marié avant d'épouser ma mère. J'avais questionné la fille du meilleur ami de mon père au sujet de cette femme inconnue qui avait dû compter dans sa vie au point de l'épouser. Et voilà que cette amie la connaissait, qu'elle lui avait demandé si elle désirait me rencontrer, moi la fille de M., ce à quoi S. avait répondu tout de suite qu'elle en avait très envie. Je suis arrivée au 7ème étage et avant de sonner, sur le palier, trois souvenirs de photos de mon père me reviennent.

Sur la première, il doit avoir 7 ou 8 ans. Ses parents ont dû l'amener chez le photographe à Paris. Son regard un peu inquiet vers le lointain, sa coupe de cheveux à la Jeanne d'Arc, son costume marin foncé, col carré sur plastron rayé, sa bouche abattue... il ressemble à un ange triste. Son expression semble exprimer son éducation, la dureté de son père qu'il voit rarement, sa vie d'enfant dans les années 30 où il va devoir quitter rapidement ses jeux et considérer la vie avec sérieux.

La seconde photo est un autoportrait qu'il a fait devant une glace. Il apparaît de trois-quarts, une belle lumière sur son visage. En arrière plan on aperçoit une bibliothèque, il devait être chez ses parents. Il a 19 ans, la guerre va bientôt éclater, il s'en doute peut-être. Il est élégant, chemise blanche, cravate et veston. Il est beau. Il a la vie devant lui, pourtant sur cette image il semble inquiet. Difficile de se sourire à soi-même.

La dernière photo qui me revient à l'esprit, je m'en souviens, c'est moi qui l'avais prise. Il est dans le salon, sur le fauteuil, sa main tient une pipe, il porte un pull clair, d'où ressort le col de sa chemise. Il ne regarde pas l'objectif, il fait

comme si la pose était naturelle et il parle en faisant un geste avec son bras. La vie l'a passé à la moulinette. Il vient de vivre trois années de chimio, il s'est isolé de ses amis, de sa famille. Ses enfants sont encore jeunes, il ne cesse de penser à leur avenir, un avenir d'où il sera absent.

Mon père, un artiste contrarié, certainement. Il avait beaucoup d'oreille mais ne savait pas déchiffrer. Il nous faisait rire quand il jouait de la scie musicale. Je l'admirais quand il retrouvait d'oreille des valse de Chopin sur le vieux piano droit, ou des balades irlandaises.

Je retiens mon souffle et sonne à la porte de S., la première femme de mon père. En m'ouvrant la porte S. s'exclame : « *Mais comme tu ressembles à ton père !!* »

Chez S. où je vais prendre l'habitude de venir souvent boire un verre et parler des heures, découvrir sa vie et celle de mon père, je suis toujours frappée dans l'entrée, en face de la porte recouverte d'un miroir, par un tableau, le portrait de son fils enfant. Un garçon pensif, le regard vers le bas, dans les tons crème, marron,

beige, il semble léger, irréel. On ne voit pas ses mains.

Alors...

Alors ? Une question que j'entends depuis 25 ans chez les psy.

Alors...Alors ? Alors ! Que dois-je répondre ? S'agit-il de moi à ce moment là, de moi auparavant ou dans le futur... ? Alors ouvre une fenêtre, déverrouille toutes les portes quitte à ce qu'elles s'ouvrent sur un grand vide...Alors, quel est ton vide aujourd'hui ? Alors, quel est ton contenu maintenant ? Comment répondre à cet Alors...quelle est la suite attendue ? Tout dépend du ton employé peut-être...Est-ce un alors qui attend de l'autre l'expression de lui-même ? Est-ce un alors prononcé d'un ton neutre qui ne donnera pas à l'autre l'envie de répondre quelque chose de précieux pour lui mais juste de parler de la pluie et du beau temps ? Un alors automatique, sans prétention, sans demande particulière qui permet à l'autre d'inscrire en toute liberté ses mots dans l'espace sonore ...Alors alors, me direz vous, en me rencontrant pleurnichant devant ma porte close les clés à l'intérieur...Alors alors, qu'est ce qui

vous arrive ? Alors là, je ne suis pas d'accord...Si
alors est accompagné par un autre syntagme le
alors de toutes les libertés devient beaucoup
plus précis, il encourage ou il s'exclame...Alors
passe partout et n'arrive pas toujours quelque
part...

Aujourd'hui, automate

Sortir du métro en gravissant les marches, l'escalier roulant en panne, se diriger tout droit vers l'avenue. Replacer le sac à main en bandoulière au bas du ventre, le second sac à lanières contenant divers documents et la gamelle de midi sur l'autre épaule le rendant accessible en premier. Tourner à droite et retrouver un rythme de pas régulier... Jeter un œil distrait sur les vitrines des boutiques encore fermées, s'étonner des poubelles débordant déjà au petit matin.

En remontant la rue, croiser des gens pressés qui la descendent, femmes apprêtées, jeunes filles regardant leur portable ne me voyant pas arriver en face, hommes rasés de près, effluves de leur parfum imprégnant l'air. Tourner à gauche, attendre le feu rouge ou que les voitures désertent l'artère pour la traverser et atteindre le trottoir de droite. Longer la rue, passer devant le garage de l'artisan qui prépare son chargement matinal dans son 4x4, s'arrêter au feu rouge. Observer les voitures qui descendent comme sur l'autoroute la rue à sens unique, tra-

verser au vert, continuer tout droit, jeter un œil sur ma montre, vérifier d'être bien en avance.

Arriver devant le lycée, sonnette à gauche de l'entrée. Attendre le bip puis pousser la porte. Dire bonjour sur la gauche aux agents de vie scolaire, continuer tout droit, saluer la directrice occupée à autre chose, se diriger à droite vers la salle des profs encore déserte. Libérer mon casier de la poubelle qui la bloque, ramasser le courrier, le mettre dans mon gros sac, attraper les clés. Ranger mon casse-croûte au frigo à l'autre bout de la pièce sans fenêtre. Retourner au casier prendre une capsule de café, aller à la machine près du frigo me faire un express. Bien remettre les sacs en place sur les épaules, le café dans une main et les clés dans l'autre, grimper lentement l'escalier en béton dans sa cage orange vivifiant, jusqu' au premier étage. Croiser quelques élèves dans le couloir assis par terre ou allongés, le nez dans leur Smartphone, n'entendant pas mon salut, les oreilles occupées par des écouteurs Bluetooth. Poser le café sur le meuble en faux bois clair du couloir, ouvrir la porte, se ressaisir de la tasse qui a laissé une marque en demi-cercle et entrer dans le CDI.

Je rentre dans l'appartement après une journée harassante, sans épanouissement possible.

Et je repense à avant, à ce que je vis, à ce que je vécus, à ce que je tais aujourd'hui.

Je vis un jour à l'hôpital Camille Claudel, une vieille femme très maigre, autour de 80 ans, qui marchait seule dans le couloir en chancelant, vêtue de sa robe de chambre tâchée. Elle s'avavançait comme moi vers la salle à manger. Sur les tables, des barquettes en plastique, des couverts en plastique, des gobelets en plastique. Comme elle n'arrivait pas à s'asseoir, je l'aidai, aussitôt réprimandée par une soignante, non, ne l'aidez pas, elle va y arriver toute seule. Au bout d'un quart d'heure elle parvint à s'asseoir. Elle essayait de mettre la fourchette à sa bouche, sans succès, elle tremblait trop, ça tombait à côté ; elle put manger la moitié d'un yaourt, boire une gorgée d'eau. A la fin du repas, je l'assistai quand elle tentait de se remettre debout, la soignante avait le regard ailleurs, puis elle me vit. Laissez la, on a l'habitude. Et cette vieille femme reprit le chemin de sa chambre en se tenant aux murs. Quel était son tort ? Était-ce une mauvaise femme ? Avait-elle maltraité ou bien tué

ses enfants pour connaître un sort pareil, un « soin » si particulier ? De quoi l'institution se vengeait-elle, qu'attendait-elle au juste ?

D'abord, j'entendis des cris et des chocs venant de la chambre voisine cette fois à l'hôpital Charcot. Vite je m'y rendis et je vis un jeune homme en qui je reconnus un ami d'enfance, muni de sa lourde chaise en bois qu'il tenait au dessus de sa tête et qu'il frappait maladroitement contre la fenêtre pour la briser. Vincent qu'est-ce que tu fais, tu es fou ? lui dis-je, ça sera pire pour toi si tu continues. Il me reconnut et il se mit à pleurer, il reposa sa chaise. Un drôle de dialogue naquit entre nous dans cette chambre, nous finîmes par décider d'écrire une chanson ensemble. Réunis parce que vivants dans le même secteur, nous étions les symptômes d'une jeunesse perdue à la recherche d'elle-même dans cette banlieue tranquille. Seule la chaise était cassée et gisait en trois morceaux par terre.

A l'hôpital Marcel Rivière, dans la salle commune, je vis une femme écrire, assise sur le canapé en skaï crème, déchiré par endroits et percé de trous de cigarette. Sur ses genoux, une grosse liasse de feuilles A4, munie d'un stylo

Bic, elle noircissait ces feuilles les unes après les autres, sans s'arrêter, dans un élan qui devait la dépasser elle-même. Son écriture était grosse, régulière, ses phrases tenaient sur des lignes à peu près droites. Cette femme ignorait tout de ce qui se passait dans cette salle de socialisation, toute concentrée sur son flot d'écriture. Je la vis écrire trois jours durant, du matin au soir. J'appris par un autre soigné qu'elle était professeur à la faculté de droit. Le quatrième jour, je pus m'asseoir à côté d'elle, ses deux mains libres, un air triste sur son visage. Qu'y a-t-il aujourd'hui, pourquoi n'écris-tu plus ? On m'a retiré toutes mes feuilles et mes stylos. Je n'ai plus le droit d'écrire, ils disent que c'est pour mon bien, que c'est thérapeutique, me répondit-elle.

Dans cet hôpital arboré de l'Ouest parisien, fréquenté essentiellement par des enseignants, vers 18h45, des petits groupes se formaient et sortaient des pavillons pour se diriger vers le restaurant à quelques centaines de mètres. Les gens y allaient lentement en fumant des cigarettes. Je tâchais de me mêler aux autres, mais j'avais du mal à entrer dans leur conversation et à partager

une intimité momentanée. Je sentais que si j'arrivais seule au restaurant, je m'éloignerais de la sociabilité souhaitée, j'afficherais trop ma solitude. Alors, je faisais en sorte de me coller à un petit groupe, d'écouter ce qui se disait, de sourire parfois et j'entrais ainsi, accompagnée, dans ce restaurant.

Là-bas, je mangeais parfois à la table d'un homme au comportement étrange. Il devait avoir autour de cinquante ans. Enseignant en dépression, il se gavait de nourriture et se resservait parfois jusqu'à cinq fois à chaque repas. Il m'avoua que pendant plus de vingt ans, il avait mangé bio et macrobiotique et qu'il éprouvait désormais une joie profonde, une jouissance à manger de tout, surtout des choses qu'il s'était interdites toutes ces années ; il se délectait de ses interdictions. Il se précipitait en cuisine dès sa première assiette terminée et demandait du rab. Son ventre grossissait de jour en jour.

Les pots de départ étaient une institution dans cet hôpital. Ambiance musicale, les plus passionnés prêtaient leurs cassettes. On se réunissait dans la salle commune, on poussait les tables, les plantes vertes tournaient de l'œil

dans la fumée des cigarettes. Celui ou celle qui partait avait droit à l'éternelle carte postale à fleurs ou au dessin symbolique, remplie des signatures de tous les habitants momentanés du pavillon, où chacun allait de son bon mot.

On se précipitait sur ces fameuses boîtes à gâteaux remplies de toutes sortes de biscuits, meringues, faux Pépitos... Ceux au chocolat partaient tout de suite. Et puis, le cadeau du pavillon arrivait, généralement choisi par les plus proches interlocuteurs du patient « guéri », ses amis d'ici, censés connaître ses goûts, ses valeurs. Quelques jours avant, on faisait circuler discrètement une enveloppe dont la somme récoltée servirait à l'achat du cadeau, sans que le « guéri » s'en rende compte. On faisait les comptes et on offrait, au nom de tous, stylo, parfum, collier, bouquin. Lors d'une petite cérémonie, les plus entreprenants tentaient un discours, mieux encore, un portrait qui se voulait drôle de la personne, histoire de faire oublier qu'il s'agissait d'un départ, d'un retour à la vie « normale » et de faire sourire les cœurs.

Je m'étends sur le lit dans ma chambre, je ferme les yeux et le rêve m'emporte.

Suzanne regarde les siens endormis puis sort sans son portable. La nuit est en fin de course, elle devine les contours des arbres, la petite allée, l'entrée du garage, le portail. (1)

Au dîner hier soir, les mots ne lui venaient plus. Elle avait nourri la famille, fait la vaisselle, essuyé, rangé, dressé la table pour le petit déjeuner. Elle n'était pas allée se coucher. Cette nuit ne ressemblait pas aux autres, les ombres projetées semblaient nouvelles dans la cuisine où elle avait laissé juste l'éclairage sous la hotte. (2)

Une étrange conscience d'elle-même l'avait saisie. Ensemble mais si seule. Seule dans ses pensées, seule dans ses désirs, seule à faire vivre ce petit monde. Certes oui des échanges, des câlins, des rires complices, des bouts de vie se côtoyant, s'immisçant les uns dans les autres, adopter le vocabulaire de l'un, finir par se ressembler, avoir besoin de l'autre, ne vivre que pour eux.

Elle sort, elle sent l'humidité des graviers sous ses chaussures glissantes. (3) Sensation précise de respirer à nouveau, rien qu'en ayant fait trois pas loin de la maison. Rosée sur le pare-brise qu'elle absorbe avec un vieux mouchoir. Clé, contact, démarrage, allumage des feux, moteur qui tourne doucement, portail, emprunter rue, avenue, départementale, nationale et autoroute à présent.

Etoile de mer sans eau, sans elle qui poursuit route, traces rue déserte, à travers pare-brise ligne horizontale, regard froid décision départ, évanouissement loin tristes rives, petite chimère rouge bleue ivre,

blanchâtre ciel devant, elle là mains sur volant, dépasser paysages, villages endormis, effets floutés, souffle égal respiration immobile, évanouissement loin tristes rives, petite chimère rouge bleue ivre,

entrer dans mouvement, vecteur après vecteur, dériver, rouler, oubliées immobilité routine solitude nappe de cuisine, évanouissement loin tristes rives, petite chimère rouge bleue ivre,

métronome, compteur de vitesse, rythme cadence légereté, filer images lumières, pressions constantes accélérateur, pas perdre le fil rester tout droit, évanouissement loin tristes rives, petite chimère rouge bleue ivre,

élaborer plan mur blanchâtre sans mémoire, projet aiguille de pin balayée, vent attache rien devant, pas rêver pas trembler, continuer encore route devant tout droit, pas faire semblant, avancer couleurs derrière, juste milieu, métal, mordre au travers, évanouissement loin tristes rives, petite chimère rouge bleue ivre.

Ecouter juste le moteur, écouter le nouveau pouvoir qu'elle se découvre. Une voix forte qui lui donne des ordres, qui lui ordonne de lui obéir maintenant. Voix intérieure de sa solitude oubliée, niée, malmenée, au rebut, archivée dans la cave. (4)

Ecouter de la musique aussi, très fort, dans sa voiture qui frôle parfois les 140 km/h. Elle a sélectionné du Jazz, du jazz vocal, Anita O'Day, pour calmer sa tempête intérieure, pour glisser délicieusement sur l'autoroute, *Whisper Not*, elle le remet en boucle. Le soleil se laisse devi-

ner. Il arrive. Paysages flous aperçus, s'arrêter dans une station-service.

Pompes à essence, parking, panneaux publicitaires « Ici le bonheur commence », succession de voitures, plaques étrangères, camping-cars, plus loin camions et encore plus loin terrains nus, herbe rare. Gosses qui courent, mère en short fluo qui appelle, Arbres maigrichons petit sentier bordé de poubelles, quelques tables en bois de pique-nique, entrée à portes automatiques du paradis des automobilistes.

Elle aurait pu arriver en hurlant comme une bête sauvez-moi ou acclamez-moi, je suis une déesse, je suis full power, je comprends tout. Un couple âgé se serait approché d'elle, l'aurait entourée de leurs bras, lui aurait parlé doucement. Elle leur aurait montré le panneau qu'on voit derrière la vitre « Ici le bonheur commence », elle aurait dit, je ne comprends pas, je ne comprends plus, ma vie, ma maison, les enfants, elle aurait pleuré, beaucoup pleuré. Débordée elle aurait été mais soutenue, consolée, contenue.

Entrer en anonyme comme tout le monde, se taire. S'offrir un café et un croissant. Percevoir des bouts de conversations du petit matin en

hollandais, en anglais, des monologues aux portables. Elle respire, elle s'étire, elle est une, elle est seule, seule à décider de la marche à suivre. Elle s'enivre de cette conscience, elle jouit de sa puissance. Seule, au sommet de son désir de fuite. Seule, sans regrets, sans penser à son petit monde qui se réveille sans elle. Seule dans ce matin qui s'achève, seule parmi ces voyageurs, seule à choisir la route à suivre. Survivre à son exil, suivre son élan... elle se dit qu'il est midi, que le marché sur la place a dû se vider de ses marchands, que le téléphone de la maison a dû sonner, que les enfants doivent l'attendre et s'inquiéter. Elle balaie ces pensées d'un geste devant elle.

Ses enfants ne sont pas nés.(5)

(1) Le vieux portail vert est rouillé et fait beaucoup de bruit quand on l'ouvre. Tout à l'heure il va falloir qu'elle soit très discrète.

(2) Elle avait laissé aussi le petit transistor branché sur Fip dont la musique accompagnait sa rêverie.

(3) Elle avait chaussé ses vieilles bottes hautes marron clair à talon plat dont les semelles étaient usées.

(4) Petite fille, elle était très désobéissante, et adolescente elle s'était assagie, presque éteinte. Cette nuit elle retrouvait son désir, sa douce folie...

(5) Ou peut-être sont-ils morts.

Aujourd'hui, le quartier

Marseille, 6h30, la ville se réveille. Les trottoirs sont encore propres, l'air n'est pas encore saturé, mon sac est prêt, je sors de l'immeuble en pensant à cette vie là-bas, ces paysages de carte postale, ces touristes contents d'être là, savourant des vacances durement acquises. Ils penseront baignade, glaces pour les enfants, parasol, crème solaire et revues à parcourir paresseusement sur la plage. Je marche tranquillement en direction du café corse, je sais que je vais plaisanter avec le patron, qu'il aura à peine dressé quelques tables dehors, qu'il dira qu'il fait déjà trop chaud, et je serai d'accord avec lui. Je m'assiérai dehors, heureuse d'être la première cliente dans le calme matinal du quartier et j'ouvrirai le journal encore vierge de lecteur. A la rubrique faits divers, entre le corps d'un adolescent retrouvé mort dans une voiture en feu et un pavillon criblé de balles sur fond de conflit de voisinage, je sais que je trouverai ma-

tière à quitter la ville. Et pourtant je continue d'avancer sur l'avenue.

Bar tabac Santa Giulia sans prétention, plutôt populaire, on y joue à l'intérieur aux courses, on y achète son tabac, on donne des grilles de loto au patron qui les enregistre, on boit un verre ou un café. Emplacement stratégique, sur l'avenue des C., en face du boulevard Cassini qui monte et de la rue Lacepède qui part en oblique vers le parc et le métro. Bar tabac situé entre le caviste, le serrurier, à côté d'une ancienne boucherie traditionnelle fermée et de la boutique de cigarettes électroniques. Un lieu que je fréquente souvent pour y lire le journal qui m'attend tous les jours et boire un café. Je m'installe sur la petite terrasse couverte qui borde l'avenue, séparée par le trottoir du bar. Un homme vêtu de noir, cheveux plaqués, journal et sac sous le bras, me regarde d'un drôle d'air et passe devant le café. Il tourne aussitôt à gauche par la rue, fait le tour du café, revient vers la terrasse et s'installe à une table près de la mienne. J'attends le journal ce matin car la voisine obèse, prof de philosophie en arrêt maladie, fait les mots croisés des dernières pages. L'homme en noir a ouvert son journal, le Canard Enchaîné. Il jette de temps en temps un regard vers

moi. Souvent des effluves de tabac viennent de l'intérieur du bar où l'interdiction de fumer n'est pas entrée dans les habitudes des consommateurs et du patron. Un écran télé est toujours allumé, des tubes récents, que je ne connais pas. Je regarde les passants sur le trottoir, mère de famille à poussette, bande de collégiens, ados à deux sur une trottinette, couples âgés qui marchent lentement, vieille femme au cabas qui discute avec des voisines, femmes pressées qui tirent sur leur fine cigarette électronique, enfant qui précède son père sur un vélo à trois roues qui crie de joie, jeunes femmes en claquettes, bas de pyjama et haut échancré, aux lèvres opérées comme deux saucisses qui déforment leur visage, jeune homme tatoué en short mi-long, femme qui se dispute au téléphone qu'elle a mis en haut parleur, qui s'énerve et insulte son interlocuteur. Mon voisin en noir a commandé un café que le patron bougon ce matin est parti lui faire... Sur l'avenue, défilé ponctuel au gré du feu rouge de bus, de camions qui viennent décharger leur marchandises ou qui bloquent la rue en s'arrêtant en double file, véhicules de toutes sortes, piétons qui traversent hors des clous dès que c'est possible. Le

regard de cet homme en noir sur moi, à m'observer discrètement et ponctuellement me gêne, je me sens moins libre de mes gestes et de mes pensées qu'à l'accoutumée. En face du café, un magasin de maroquinerie tenu par une femme qui doit avoir autour de 80 ans. Je me demande comment elle tient le coup, peut-être qu'il y a 25 ans sa boutique marchait bien mais là, elle est toujours déserte et elle est souvent sur le trottoir devant sa boutique à fumer. Le patron m'amène mon café, il sait que je n'y mets jamais de sucre mais il en apporte toujours, il dépose une cuillère dedans, peut-être par flemme de changer ses automatismes. Le café est bon au Santa Giulia, il est meilleur que celui du grand café plus haut qui borde le grand carrefour. Il finit par servir aussi l'homme en noir qui toussote d'impatience. C'est un café corse, tenu par un corse, Vincent ou Vincente, son nom Santa Giulia en l'honneur d'une Sainte Julie ou en référence à la plus belle plage de Porto-Vecchio ? Sur sa devanture, une devise est inscrite en belles lettrines : « Patti chjari amici clari », les choses claires font les bons amis. Mon café refroidit un peu et ma voisine philosophe me tend enfin le journal du jour. Je le parcours, m'arrêtant sur quelques articles qui m'intéressent. Parfois un fait divers attire mon

attention et je me dis une fois de plus que le réel dépasse la fiction. Même si je me concentre sur ma lecture, la présence de cet homme m'agace. Je finis par lui dire, me tournant vers lui et le regardant en face : « Pardon mais on se connaît peut-être, c'est pour ça que vous m'observez ? Je ne vous remets pas, d'où se connaît-on ? ». Il m'a vue, il me semble qu'il m'a entendue, pourtant il replonge dans sa lecture du Canard. Ça me fait un effet plutôt désagréable. Je reprends à mon tour la lecture du quotidien marseillais. Par automatisme, je lis toujours la météo du jour et des suivants et je n'oublie jamais de lire mon horoscope. Je regarde mon signe et aussi mon ascendant car il paraît que lorsqu'on prend de l'âge, on se rapproche de plus en plus de son ascendant, donc, au cas où, je le prends en compte...ça ne change jamais rien à ma journée, ni ne m'influence, mais j'y trouve souvent quelque chose d'universel, une sagesse populaire, un conseil qui vaut d'être retenu.

Ce matin la lecture de l'horoscope de mon ascendant me fait sourire : laissez-vous entraîner. Bouderies, disputes, brouille..., les couples vont entrer dans une période agitée. Mais tout cela

n'exclura pas la complicité et la passion ! Vous ferez dans le rose tendre ou même le rouge passion !

Des jeunes en survêt et à casquette s'installent en face de la terrasse, le long de la devanture où il y a quelques tables sur le trottoir. Quand je les écoute, je ne comprends rien, mélange d'accent de la ville et d'ailleurs, charabia de leur âge. Mais ils se parlent rarement, ils ont le nez dans leur portable à scroller automatiquement, sans s'arrêter sur rien, ou à jouer, ils passent le temps, sans inquiétude. L'homme en noir a bu son café, entame son verre d'eau, pose son journal sur la table et cette fois ne me quitte plus des yeux. Je lui dis « Bon oui et alors ? ». Il prend un air amusé et me tend tout d'un coup sa carte en me disant : « vous voulez vous arrêter de fumer la cigarette électronique ? Avec ma méthode, ça marche, vous ne le regretterez pas, surtout appelez-moi. » Sur ce, il pose 1.50€ sur sa table, se lève et quitte le Santa Giulia avec l'air content. Je suis déçue, je m'attendais à ce qu'il me tende une carte des services secrets ou de commissaire de police. Qu'on me laisse fumer en paix ! Quelle mascarade ! Un instant, la chaleur m'enveloppant, mes yeux se ferment, je me prends à rêver que j'ai une famille, des enfants, etc...

Hier soir à table, j'ai préparé pour le dessert une mousse au chocolat dans laquelle j'ai ajouté un hypnotique très puissant, 16 cachets de Zoplicone 7,5 mg que j'avais écrasés. Le Zoplicone est un somnifère sans goût, j'ai vérifié avant. Tout le monde en a pris. Pas moi, j'ai prétexté mon régime d'avant l'été. Il y avait à la maison Paul mon mari, nos deux ados Simon 15 ans, Jules 17 ans et notre couple d'amis Léon et Gabrielle.

J'avais besoin de reprendre le contrôle de ma vie et pour une fois de maîtriser celles des autres. Un délice, une victoire de voir mes fils avachis l'un sur l'autre sur le canapé et Paul toujours à table, le nez dans son assiette, les bras ballants vers le carrelage. Par chance, Léon et Gabrielle se sont endormis juste après leur départ, dans leur voiture, avant de démarrer. Ça leur aura évité un accident. Ils se sont tous abandonnés dans les bras de Morphée grâce à moi.

Au chien je n'ai rien donné. Je l'aime bien et c'est réciproque, un être sans faille qui me sera fidèle jusqu'à la fin. Paul ronfle par intermittence, le nez dans son assiette, la bouche à demi-ouverte, un peu de bave au coin des lèvres. Je vais voir Léon et Gabrielle dans leur voiture, il s'est assoupi sur le ventre de Gabrielle, comme un petit enfant sur sa mère et elle entoure le crâne dégarni de son homme de ses bras, la tête renversée sur l'appui-tête. Elle garde sa dignité et son élégance même dans le sommeil me dis-je.

Dans la maison le chien s'agite en remuant la queue, il léchouille les mains et le visage des garçons, mordille un mollet de Paul. J'allonge les garçons sur le canapé pour qu'ils soient plus confortables dans leur sommeil, Simon dort paisiblement, sans faire de bruit, un sourire sur ses lèvres, Jules lui est un peu agité et se retourne. Il parle en dormant, je l'avais oublié, depuis combien de temps ne l'ai-je pas vu dormir ? Je ne comprends pas ce qu'il dit. Je redresse Paul sur sa chaise, sa tête repart aussitôt en avant sur la table. Je le laisse comme ça.

Bon, maintenant que j'ai endormi tout le monde, qu'est-ce que je fais, qu'est-ce que je veux au juste ? Je tourne lentement deux fois

autour du salon et là, je sais, je vais immortaliser leur sommeil imposé, arrêter le temps. Avec mon Smartphone, je fais pour chacun deux portraits serrés à partir de deux angles différents. Voilà, et maintenant j'attends leur réveil et je savoure le calme de la maison, entrecoupé par la respiration vive de Paul et les quelques mots incompréhensibles de Jules. Ce soir au réveil, ils ne se souviendront de rien. Ils auront juste un peu faim et un peu soif. Je préparerai un grand plat de pâtes au saumon et je referai de la limonade. J'irai à la voiture dire à Léon et Gabrielle de rester encore un peu, que Paul a oublié de leur dire quelque chose de très important au sujet des prochaines vacances. Je me servirai un grand verre de vin et chercherai au fond du tiroir de la cuisine ce paquet de cigarettes que je n'ai pas touché depuis 8 ans. J'irai dehors, j'allumerai une cigarette avec le briquet de Léon que je prendrai dans sa veste, je jetterai la fumée vers le ciel, je regarderai la tablee animée de loin, Je me dirai que je suis fière de moi, je resterai longtemps dans le jardin, jusqu'à ce que Simon vienne me chercher en me disant qu'il reste encore de la mousse au chocolat.

Aujourd'hui, je ne suis pas éditrice mais...

J'ai encore fait un rêve après la lecture du Grand Appartement de Christian Oster.

15 février 2007 dans l'appartement de Christian Oster.

Ce jeudi 15 février 2007, je pénètre dans l'appartement parisien de Christian Oster. Il m'a invitée à prendre un café chez lui. Je suis une petite éditrice de livres jeunesse, j'édite Christian depuis quelques années, il a le don de reprendre des contes célèbres et d'y ajouter une touche de fantaisie et d'anachronisme qui enchante les enfants. Il m'a appelée tout à l'heure, il a retrouvé la pochette qu'il cherchait partout et surtout il a retrouvé les clés de son appartement dont il se mettait en quête comme un fou. Pour fêter ça, comme je travaille à côté, il m'a proposé de prendre le café chez lui.

Il ouvre la porte et me fait entrer dans l'appartement, il me dit d'avancer jusqu'au salon. Il me précède. je longe un long couloir bordé d'une bibliothèque qui n'en finit pas et qui débouche sur le grand salon. Un canapé recouvert d'un tapis,

comme chez un psychanalyste, des peintures figuratives qui me surprennent sur le mur, et quelques photos anciennes d'ancêtres. Il me dit, ne bougez pas, j'apporte le café. Sur un meuble, une collection de cendriers, je m'en empare d'un, un made in Venezia, en verre fumé, j'allume une cigarette et je l'attends. Le voilà qui arrive avec une cafetière italienne fumante et deux tasses anciennes.

Tout de suite, en me servant, il se met à parler.

Vous savez, j'ai un présent compliqué, j'ai peur de m'égarer. Je n'ai pas de certitude, et il n'est pas exagéré de dire que je ne connais pas la suite. J'ai tendance à croire que ce que je pense est vécu. Parfois je me trompe. Cela peut me créer des histoires, d'autres histoires. J'essaie d'attraper un réel que je ne comprends pas. Je me le figure d'abord et je le retourne dans tous les sens mentalement.

J'ai du mal à me décider à prendre une décision pour passer à l'action. Une décision peut prendre une allure dramatique et c'est en toute conscience et solennité que je parviens parfois à la prendre. Et quand je la prends, je la prends.

Serais-je autocentré ? Egocentrique ? Anticipateur ? Digressif ? Ailleurs ? Distractif ? Maladroit ? Egoïste ? Compliqué ? Imprévi-

sible ? Indécis ? Mélancolique ? Désenchanté ? Léger ? Lyrique ? Ultrasensible ? Soliloqueur à l'excès ? Seraient-ce des défauts ou serait-ce ma nature ?

Romantique ? Oui je suis certainement romantique, voire romanesque. Mais l'amour est romanesque, non ? Lorsqu'à la piscine nous fîmes une longueur ensemble avec ma...celle qui est devenue ma femme, j'eus conscience que ce fut là notre premier bout de chemin ensemble. Peut-être que j'exagère parfois. Je dois même être un peu sentimental.

Votre café est bon, dis-je...Vous semblez plus serein que d'habitude.

Ce serait beaucoup dire, ou le dire maladroitement. Pas vraiment en fait. Je ne peux pas dire que je sois serein. J'ai parfois du mal à exister à mes propres yeux. J'ai besoin que les autres me l'attestent. J'ai ordinairement un sentiment de non-être, d'absence à l'autre, à la vie, à moi-même. Flore dans le train avant d'accoucher, elle avait besoin de quelqu'un et j'ai senti que je n'étais que moi. J'ai des doutes sur mon existence. Suis-je seulement quelqu'un ? Me dis-je souvent. Depuis que je suis père, je prends de l'assurance. Mon regard sur la vie fut longtemps

celui-ci : j'avais peur de tomber. Je tombais déjà en fait.

J'aime bien aller dans des cafés. Mais j'ai un problème pour en sortir : j'attends que quelqu'un en sorte pour sortir aussi ou bien je sors quand quelqu'un rentre. Je me donne certaines règles de conduite. J'ai plutôt envie de me fondre dans le décor, qu'on ne me remarque pas. Pour vous dire, je porte même une veste quand il fait chaud, j'ai l'impression qu'ainsi je passerai inaperçu.

Quand on me fiche la paix je ne suis pas timide, sinon j'aurais cette tendance. Dans la vie je m'attends souvent à des catastrophes. J'ai longtemps attendu qu'elles s'accumulent pour connaître l'enfer. Oui c'est ça, je m'attends au pire.

Je n'ai parfois aucune réponse à rien. Je ne perçois aucune conclusion fiable dans ma vie sur laquelle je pourrais m'appuyer. Les choses s'enchaînent, je les suis, j'ai seulement envie de durer encore. Je ne connais pas la suite. J'improvise un peu. J'ai souvent cette impression que tout peut s'écrouler. Par exemple, quand j'ai rendez-vous, je m'arrange pour être en avance. Je ne veux rien manquer de ma vie.

Pourtant aujourd'hui vous étiez à l'heure pour notre rendez-vous. Je suis touchée que vous m'invitiez enfin chez vous, je peux maintenant vous imaginer écrire... Vous semblez heureux en ce moment, c'est l'amour qui vous porte ?

Les femmes...un grand chapitre dans ma vie. Avec Anne Lebedel j'ai vécu un véritable calvaire amoureux. J'aimais bien son nom palindromique. Enfin, je l'aimais elle. Elle a partagé ma vie quinze jours dans mon appartement. Je rêvais de la retenir. Mais rapidement je pressentis qu'elle me quitterait. Et que c'en serait fini de notre amour.

Quand je l'ai rencontrée, elle travaillait chez un fleuriste. J'achetais des roses roses, parce que rouges, il ne faut pas exagérer. Je n'osais pas les lui offrir, le moment n'était jamais opportun. Je les jetais. Anne était plutôt silencieuse, effacée, presque une ombre. Elle n'en finissait pas de s'installer chez moi, de chercher sa place. Et puis un jour elle est partie sans rien dire. Mon appartement n'était pas à son goût. Moi je l'appelais par son prénom, Anne. Elle, elle ne m'appelait jamais, ne me nommait pas. Est-ce que j'existais pour elle ? Elle ne m'autorisait aucune certitude dans notre histoire qui m'eût permis d'y croire. A me demander si nous

avons vraiment commencé quelque chose ensemble. Le soir elle affectait de dormir, j'affectais d'y croire, c'était un peu un jeu de dupes. J'attendais, je ne dormais pas, je me questionnais des nuits entières. J'y ai pourtant un peu cru à cette histoire, mais elle était absente même quand elle était là. J'étais seul. Sa présence me devint insupportable... La seule fois où nous fîmes l'amour, je l'assénai de mots définitifs et je me rendis compte qu'elle n'avait encore rien dit. Elle ne me demandait jamais comment s'était passée ma journée. Elle n'a jamais fait attention à ma serviette, et ça, quand même ! Elle s'en fichait de moi, de mon travail, de tout, elle se fichait de tout. Après ma rupture avec Anne, je n'étais presque plus en capacité de vivreJe me sentais abandonné et je retrouvais le confort de la souffrance et de la solitude réelle.

Il y avait eu Marge bien avant. Une des rares femmes que j'ai aimée qui fut belle. Il y a environ six mois, elle me laissa un message sur mon répondeur parce qu'elle venait de voir un téléfilm avec un acteur de second rôle qui me ressemblait. Elle m'avait donné rendez-vous à la piscine et là j'ai fait semblant de ne pas la voir

surtout que j'eus un coup de foudre, on peut le dire, pour une autre femme. Marge, il me semble qu'elle me vit mais elle ne me reconnut pas, c'est invraisemblable ; à me demander si c'était vraiment elle. Marge, je la laisse dans la marge, si j'ose dire. Parler d'elle ne m'intéresse que dans la mesure où son rendez-vous justifiait ma présence incongrue dans cette piscine.

Ecoutez, je vous remercie de vous confiez à moi en aveugle, promis, je n'en dirai rien au directeur de la publication. Pensez-vous pouvoir bientôt nous envoyer votre dernier manuscrit ?

Oui il est prêt, enfin c'est beaucoup dire. Sans doute il est prêt mais pas tout à fait. J'ai encore besoin de le faire dialoguer avec moi-même comme si j'étais mon meilleur ami. En tant que meilleur ami, j'ai de l'affection pour moi. Souvent je me somme de penser d'une certaine façon. Des auto-injonctions si vous préférez. Je m'encourage, je me donne des petits noms : « grosse bête, mon vieux, mon cher » ou bien je me dis : « n'y pense plus, approche toi, va, tu verras bien, tu vois ce que je veux dire, oui je vois. »

Parfois je m'encourage affectueusement à le terminer et à vous l'envoyer mais j'y ajoute un brin de reproche anticipé car je me connais et

me méfie un peu de mes réactions. Je peux me féliciter : « tu ne te débrouilles pas si mal, tu as de l'avance comme le lièvre dans la fable ». Ou alors si j'exagère, « mais tu dérailles mon vieux ».

Tenez par exemple, je peux me dire : « C'est le début, me dis-je. Le début de quoi, me dis-je. De la faim, plaisantai-je ». Des fois je m'arrête en pleine phrase : « c'est elle qui. » J'aime bien les blancs. Ils me permettent de ne pas tout me dire. De me réserver à moi-même un peu de mystère. Donc, je vous propose d'attendre jusqu'au moins la semaine prochaine avant de recevoir ce manuscrit, si je parviens à faire la paix avec moi-même...

Tout à fait

Tout à fait... j'ai attendu la fin du repas, que tout le monde ait bu son café et que le cognac soit servi. Quelques cigarettes autorisées trônaient dans le cendrier central, certaines mal éteintes et l'odeur d'un mégot encore fumant me gênait. Je n'ai pas relevé, je me suis levée, j'ai dressé mon verre de cognac devant l'assemblée fatiguée mais joyeuse, et je leur ai dit « je n'irai plus à l'hôpital, le médecin est venu me voir hier et m'a dit que j'étais en rémission cette fois et que j'étais tout à fait sortie d'affaire, oui guérie !! »

Tout à fait... Cinq enfants. Ce cousin et sa femme, tous deux citoyens, actifs, militants pour différentes causes, bénévoles dans deux associations, capables de recevoir des tablées entières de copains avec des plats toujours réussis et délicieux, comment font-ils ? Cinq enfants en 10 ans c'est beaucoup, quelle énergie ils ont, et elle surtout qui ne s'arrête jamais ! D'ailleurs, de tous les enfants de la fratrie qui pourtant se ressemblent, le plus jeune est tout à fait différent, je ne vois en lui aucun air de famille...

Tout à fait...J'avais attendu un an, économisé chaque mois pour me payer ce billet d'avion, passé des soirées, des week-ends entiers à organiser ce voyage, tout était planifié, les hôtels, la voiture de location, réservés, les amis que j'allais retrouver lors de la deuxième étape, prévenus, la traversée vers l'île, retenue...mais avant même de mettre un pied sur le tarmac, les choses ne se sont pas passées tout à fait comme je l'avais prévu.

Tout à fait ...alors tu dis que la politique c'est l'objet premier de la philosophie, que c'est réfléchir à la vie de la cité, que son enjeu c'est précisément le vivre ensemble. Je vois ce que tu veux dire mais je ne suis pas tout à fait d'accord, il faudrait apporter quelques nuances...

Tout a fait... qu'est ce que fait tout exactement ? Et qui est tout, d'abord pour prétendre tout faire ? Si tout a tout fait, que reste-t-il aux autres ? Si tout a fait comme il lui semblait bon de faire, je me risquerais de dire que tout a bien fait et qu'il a eu tout à fait raison.

Eventail d'hypothèses

L'auteur qui est-ce ? Qui écrit à travers la narratrice que je suis ? Je prête ma plume à un père, à une mère, à une jeune fiancée, à une femme qui rêve, à une mère de famille à l'esprit joueur ou perdu, à un écrivain soliloqueur, à un psychiatre dépassé... Parfois, je prends la plume et je dis Je, un Je réinventé, issu de mémoires innombrables, de faits réinterprétés, d'expériences par moi seule vécues, mais aussi d'imaginaire et de fantasmagories.

La narratrice qui travaille à faire vivre et penser des personnages sans le pesant réel ni les contingences qui les encombreraient, est-elle une actrice, une metteuse en scène, une traductrice ?

Est-ce une illusionniste qui s'amuserait à faire parler les morts ? Un médium, une entremetteuse ? Ses tentatives de mise en vie sont-elles toutes vouées à l'échec ou bien certaines parviendront-elles à faire ressentir quelque chose de vrai à la personne qui la lira ? Et quand elle dit Je, qui est-elle ?

Dans le miroir des mots, mon Je est un autre indéfiniment.

Le principe de l'écriture de ces textes est basé sur l'impulsion donnée par les propositions de FB. Je fais l'hypothèse que mes fragments sont toujours une tentative de faire entendre une voix que je tais, que j'ai appris à taire. Les trous, les manques sont pour l'instant un gage de liberté et d'inventivité, propices à la réflexion des mots que je veux laisser derrière moi dans le cadre de ce « livre » auquel je souhaite donner vie.

Mais peu à peu dans les écritures guidées de ce cycle, le récit qui s'est creusé et développé est celui qui sous-tend un manuscrit ancien, qu'il m'est donné maintenant de retravailler, en partant d'angles différents et de formes littéraires auxquelles je n'aurais pas pensé. Je suppose que ce qui se cherchait. Dans le discontinu, l'inachevé et le lacunaire, je vais élaborer un tissage pour faire surgir la narration qui m'habite, mon expérience de bras cassé.

A rebours... ma fille fictive reçoit un jour par la poste ce manuscrit, c'est elle dans le texte suivant :

Depuis quelques jours je m'efforce de passer devant ma boîte aux lettres d'un air léger et indifférent. Je fais celle qui n'y pense pas, qui ne s'attend à rien. Je ne guette même pas le facteur. J'ai décidé d'aller voir mon courrier une fois par semaine. J'en reçois si peu qu'au bout d'une semaine je peux avoir la chance de trouver quelque chose au fond de la boîte. Ce midi, je l'ouvre. Une lettre A4 volumineuse. Ce sont bien les photos que j'attendais en provenance de mon oncle et un manuscrit dactylographié signé de ma mère, dont j'ignorais l'existence. Il y a trois mois je demandais à cet oncle de regrouper les photos qu'il avait de sa sœur. Comme il n'a pas l'esprit de conservation et qu'il ne tient pas à garder des traces tangibles de son passé, il m'a envoyé les originaux. Je compte cinq photos, et une grosse liasse de feuilles agrafées, avec un petit envoi de trois lignes sur un post-it jaune fluo, me souhaitant de bonnes recherches, une bonne lecture et une excellente santé. Je remonte chez moi avec la lourde enveloppe que

j'ai décachetée en bas dans le hall et je dépose
tout son contenu sur ma table ronde en bois.

Version n°13 du 06/08/2024